

## La revue catholique des idées et des faits

### SOMMAIRE

Dom Bellot ou l'Architecte  
 La France et l'Italie  
 Clergé et socialisme en Autriche  
 La baleine de Jonas  
 Une renaissance catholique dans les Lettres françaises  
 La rénovation du cantique  
 La voie d'Amour  
 Les idées et les faits : Belgique — Etats-Unis.

Marcel Schmitz  
 Comte Louis de Lichtervelde  
 D<sup>r</sup> J. Eberlé  
 Paul Cazin  
 Elie Baussart  
 Jacques Debout  
 Martial Lekeux

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

# CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

### Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **Le Marquis XAVIER de MAGALLON D'ARGENS**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE I : 1666. — Le misanthrope (L'angoisse du cœur).*
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE II : 1670. — Le bourgeois gentilhomme (L'heureux équilibre).*
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE III : 1673. — Le Malade imaginaire (La misère du corps).*
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *La génération montante : jeunes gens et jeunes filles.*
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M. FRANC-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Émillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

# Dom Bellot ou l'Architecte

*Eupalinos était l'homme de son précepte. Il ne négligeait rien. Il prescrivait de tailler des planchettes dans le fil du bois, afin qu'interposées entre la maçonnerie et les poutres qui s'y appuient, elles empêchassent l'humidité de s'élever dans les fibres, et bue, de les pourrir. Il avait de pareilles attentions à tous les points sensibles de l'édifice. On eût dit qu'il s'agissait de son propre corps. Pendant le travail de la construction il ne quittait guère le chantier. Je crois bien qu'il en connaissait toutes les pierres. Il veillait à la précision de leur taille; il étudiait minutieusement tous ces moyens que l'on a imaginés pour éviter que les arêtes ne s'entament, et que la netteté des joints ne s'altère. Il ordonnait de pratiquer des ciselures, de réserver des bourrelets, de ménager des biseaux dans le marbre des parements. Il apportait les soins les plus exquis aux enduits qu'il faisait passer sur les murs de simple pierre.*

*Mais toutes ces délicatesses ordonnées à la durée de l'édifice étaient peu de chose au prix de celles dont il usait, quand il élaborait les émotions et les vibrations de l'âme du futur contemplateur de son œuvre.*

*Il préparait à la lumière un instrument incomparable, qui la répandait, toute affectée de formes intelligibles et de propriétés presque musicales, dans l'espace où se meuvent les mortels. Pareil à ces orateurs et à ces poètes auxquels tu pensais tout à l'heure, il connaissait, ô Socrate, la vertu mystérieuse des imperceptibles modulations. Nul ne s'apercevait, devant une masse délicatement allégée, et d'apparence si simple, d'être conduit à une sorte de bonheur par des courbures insensibles, par des inflexions infimes et toutes puissantes; et par ces profondes combinaisons du régulier et de l'irrégulier qu'il avait introduites et cachées, et rendues aussi impérieuses qu'elles étaient indéfinissables. Elles faisaient le mouvant spectateur, docile à leur présence invisible, passer de vision en vision, et de grands silences aux murmures du plaisir, à mesure qu'il s'avancait, se reculait, se rapprochait encore, et qu'il errait dans le rayon de l'œuvre, mu par elle-même, et le jouet de la seule admiration. — Il faut, disait cet homme de Mégare, que mon temple meuve les hommes comme les meut l'objet aimé.*

Dom Bellot nous pardonnera d'inscrire en tête de cette étude qui lui est consacrée, ces quelques lignes que nous empruntons au dialogue socratique de Paul Valéry. Nous le faisons, parce qu'elles constituent la plus belle définition, et la plus complète, qui ait jamais été donnée de l'art de l'architecte : parce qu'elles s'appliquent aussi de manière parfaite à la façon dont Dom Bellot, architecte, a compris et pratiqué cet art qui est le premier et le plus grand de tous.

Remplaçons dans la dernière phrase du paragraphe valéryen, les mots « objet aimé » par « amour de Dieu » et nous aurons le portrait le plus véridique que l'on puisse faire de Dom Bellot.

Dom Paul Bellot n'est pas un inconnu. Son œuvre est trop considérable et d'un caractère trop personnel, pour n'avoir point arrêté depuis longtemps l'attention des spécialistes. Nombreux sont déjà les architectes qui sont venus chercher auprès d'elle des leçons et un encouragement à mieux faire.

Mais en raison des circonstances, Dom Bellot ayant jusqu'à présent, surtout œuvré à l'étranger, en Angleterre et en Hollande, son art n'a pas encore rencontré chez nous la grande notoriété qui

lui revieût. Dom Bellot au surplus, comme tous les bons serviteurs de Dieu, est trop uniquement préoccupé de la gloire du Seigneur, pour ne songer ne fût-ce qu'une minute, à servir son propre renom en quoi il diffère à son avantage de la plupart de ses contemporains.

Ses amis n'ont heureusement pas les mêmes raisons que lui, pour se refuser à donner, à son œuvre toute la publicité qui lui convient.

L'exposition d'art religieux organisée en septembre dernier à Aners par le cercle « De Pelgrim » a rassemblé pour la première fois, une importante série de documents et de reproductions relatifs à l'œuvre de Dom Bellot. Cette exposition aura été pour beaucoup une révélation.

La publication prochaine par les soins de la R. M. Prieure du Mont-Vierge, à Wépion-sur-Meuse, d'un magnifique album entièrement consacré aux œuvres de Dom Bellot, achèvera de la compléter. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur cette publication, qui constituera un véritable monument, et que tous les architectes et tous ceux que préoccupent actuellement l'évolution de l'architecture, tant civile que religieuse, devront avoir à cœur d'acquiescer.

Avant que de nous étendre sur les caractères que présente l'œuvre de Dom Bellot et qui en font l'une des plus personnelles et des plus exemplaires de notre temps, nous retracerons en quelques mots, et pour ceux qui ne la connaîtraient pas, la carrière de l'éminent constructeur.

\* \* \*

Le R. P. Bellot est né à Paris en 1876. Entré à l'École des Beaux-Arts à dix-huit ans, il en sortit avec son diplôme d'architecte en 1900. Il abandonnait presque aussitôt sa carrière pour entrer chez les Bénédictins de Solesmes, dont les moines étaient exilés à l'Isle de Wight. En 1906, son abbé l'envoya à Oosterhout, en Hollande, où les moines de Wisques étaient réfugiés. Il y commença la construction d'un monastère (réfectoire, simple cloître et chapitre). Neuf mois plus tard, il retourna à l'Isle de Wight et y bâtit l'Abbaye de Sainte-Marie (Quarr Abbey) qui, seize mois plus tard, pouvait recevoir une centaine de moines.

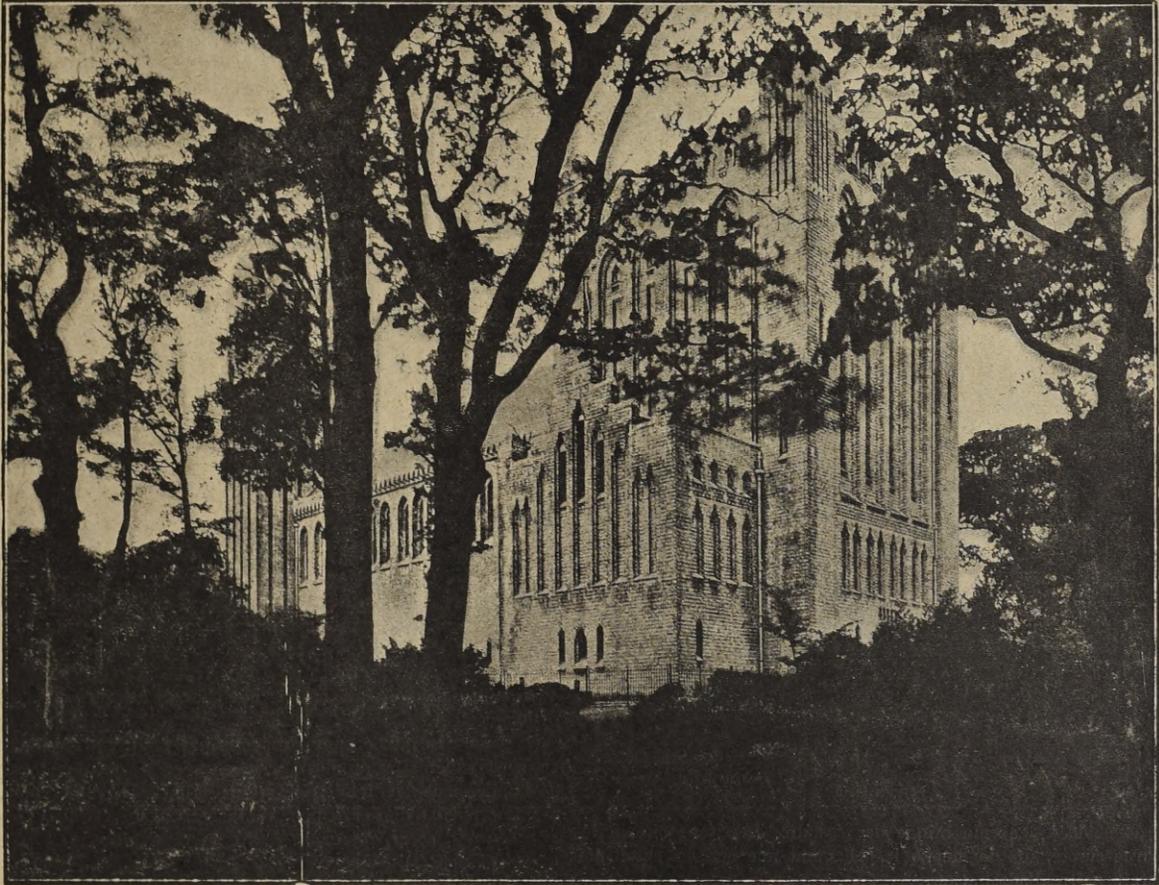
Revenu au Monastère d'Oosterhout, il le quitte après quelque temps pour aller construire l'église de Quarr Abbey, qui fut consacrée en 1912. Une hôtellerie, construite aussitôt après, complète cette grande Abbaye qui commence à établir la réputation de Dom Bellot. Jusque là la sacristie du monastère d'Oosterhout avait servi d'église aux moines. On demande à Dom Bellot de l'agrandir, ce qu'il fit en y ajoutant un sanctuaire achevé en 1920. En 1921, il construit l'église de Noordhoek, puis toujours en Hollande, le couvent de Bavel, le collège d'Eindhoven, le sanctuaire de Heerle et la chapelle de Bloemendaal. Actuellement il s'occupe de l'étude et de la construction de plusieurs églises en Hollande, en Belgique et en France, notamment de l'église de Comines et de l'église de Nimègue. Les plans du monastère, qui va être édifié prochainement au Mont-Vierge, à Wépion-sur-Meuse sont également l'œuvre de Dom Bellot.

Dom Bellot est un architecte moderne. Ce qui ne signifie pas précisément qu'il se conforme en tous points à l'esprit du temps. Être moderne actuellement, si on veut l'être dans le bon sens, c'est à la fois accepter et contredire son temps.

Être moderne, pour Dom Bellot, c'est d'abord se refuser à utiliser les formules toutes faites, à copier, à pasticher; c'est vouloir inventer, innover, non point pour le seul plaisir d'innover, mais parce que les formes sont comme les mots : pour qu'elles

L'erreur de la plupart de nos novateurs, est de croire qu'il suffira d'employer des matériaux nouveaux, et de les adapter le plus étroitement qu'il se pourra aux besoins spécifiques de notre époque, de faire en un mot de l'architecture utilitaire et raisonnable, pour qu'il nous naisse un style moderne.

Il faut être logique sans doute, et raisonnable et se conformer aux lois de l'utile, mais la beauté est avant tout d'ordre spirituel. C'est parce qu'il est religieux, en même temps que constructeur



Quirr Abbey.

restent intelligibles, jeunes et fraîches, il faut les rapprocher de temps à autre de façon nouvelle. L'architecte doit être une langue vivante.

Être moderne, c'est *oser*, c'est ne pas craindre de recourir, à des solutions audacieuses, du moment qu'elles ont pour elles la raison.

Être moderne, c'est aussi être vivant, être soi-même, vivre son œuvre avant de la mettre sur pied. Buffon à tout prendre l'a dit excellemment : *le style, c'est l'homme*. Qu'il s'agisse de bâtir ou d'écrire, l'œuvre sera ce qu'est son auteur. Un style ne se construit pas de l'extérieur, avec des formules et des motifs. Il est le résultat d'une discipline intérieure, d'une morale, d'une philosophie. Nous n'avons pas de style moderne, parce que ceux qui se sont employés jusqu'ici à le faire naître, n'y ont mis que leur raison ou leurs sens, au lieu d'y mettre leur esprit et leur cœur.

et artiste que Dom Bellot est en train de créer un style neuf avec les matériaux de tout le monde.

\* \* \*

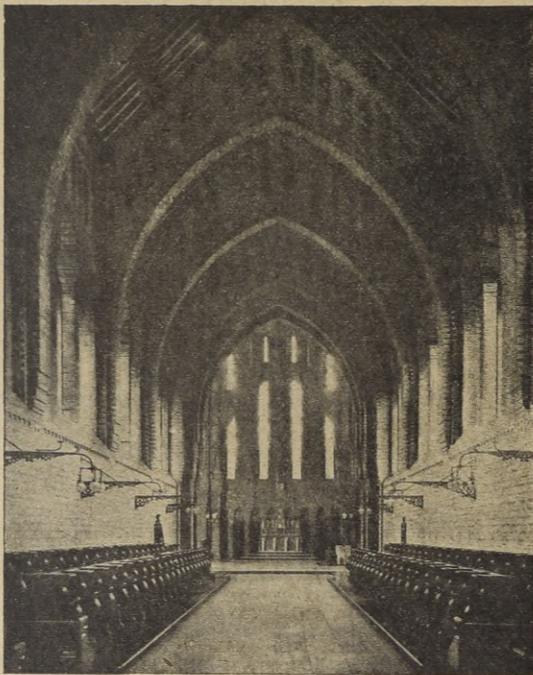
Nous ne pouvons songer ici à passer en revue, les divers édifices que Dom Bellot, a construits jusqu'à présent. Dans l'album qui va paraître (1), 116 reproductions dont 92 planches selon les spécimens ci-joint, 8 planches en couleurs et 16 plans et coupes, accompagnées de notices explicatives, permettront à ceux qui le voudront, de les étudier un à un, et jusque dans leurs moindres détails.

Il nous suffira pour le présent d'indiquer les principaux caractères que revêt à nos yeux, l'art du R. P. Bellot.

(1) Une œuvre d'architecture moderne par Dom Paul Bellot. — Un vol. Au Mont Vierge. Wépion (Belgique).

Dom Bellot, a surtout construit en briques. Les circonstances l'y ont conduit tout naturellement, puisque la plupart de ses constructions ont été édifiées en Hollande et en Angleterre, pays où ce matériau est presque le seul qui soit à la main.

On a dit de Dom Bellot qu'il était le virtuose de la brique. Nul n'y contredira qui a vu les effets qu'il a réussi à obtenir au moyen de cet unique matériau dans des églises, comme celle d'Oosterhout, de Quarr Abbey ou de Noordhoek. Et cela tant au point de vue constructif que décoratif. De la brique il a vraiment tiré tout ce qu'elle peut donner, formes, couleurs et proportions, et cela de la façon la plus originale. Chapiteaux, nervures, encorbellements, retombées d'arc, rosaces, autant de problèmes qu'il



Quarr Abbey.

demande à la seule brique de résoudre. Avec une simplicité, une sûreté, une logique qui enchantent, une audace aussi qui fait naître l'admiration.

L'audace, nous la retrouvons à chaque pas dans les formes, les dispositions, les jeux de couleurs, adoptés par ce constructeur. L'audace qui est une des plus belles qualités dont se puissent prévaloir les grands architectes.

Il faut avoir vu le sanctuaire de l'église de Noordhoek, vu le toit de la chapelle de Bloemendaal, ou la façade du collège d'Eindhoven pour se rendre compte de la hardiesse avec laquelle Dom Bellot, fait se jouer sur les parements la mosaïque de la couleur.

Un de ses principes favoris et qu'il exposait, récemment, dans la conférence qu'il a donnée à Anvers lors de l'exposition du « Pelgrim », est que la couleur ne doit pas épouser la forme mais qu'elle doit chevaucher sur elle, mais laissons Dom Bellot exposer lui-même sa théorie.

*La couleur est le vêtement de tout ce qui tombe sous notre regard. La nature belle en ses grandes masses, délectable par ses proportions, nous charme encore par son éclat. Tous nous sommes sensibles au délicieux voisinage que la tige, la feuille et la fleur d'une même plante*

*nous montre. Toute jeune, elle est déjà un accord parfait de couleurs et, fanée, les rapports se transforment mais l'aspect est toujours agréable...*

*Savoir proportionner les surfaces à peindre et créer des harmonies entre les divers tons — c'est très bien — et cela peut suffire à un peintre dans certains cas. Mais jamais complètement à un architecte.*

*Pour lui, il est toujours question de volumes, et le difficile est de savoir jusqu'où on va laisser aller chaque ton.*

*Problème toujours ingrat, mais auquel la nature, une fois de plus, peut donner une solution.*

*Regardez les êtres les plus parfaits, les êtres animés. Est-ce qu'ils ont la tête d'une couleur, le corps d'une autre, et les pattes encore d'un ton différent? Pour les gros quadrupèdes, il y a peu de variété, mais pour les oiseaux et les papillons, animaux les plus colorés, que remarquez-vous? C'est que la couleur chevauche toujours sur la forme.*

*Je m'explique. Chez les oiseaux — remarquez-le bien — les parties qui font silhouette sont généralement foncées : la tête, le bout des ailes; mais la tête est généralement de deux ou trois couleurs, la nôtre aussi. Les plumes ne s'arrêtent pas aux articulations, rien n'est parallèle. Les tons d'une aile de papillon contrarient toujours la forme.*

Cette théorie est séduisante, et l'application qu'en a faite Dom Bellot, ne manque pas de charme ni d'élégance. Mais il y aurait peut-être un certain danger à la généraliser. Nous avons devant les yeux certains essais tentés, dans ce sens, par des architectes hollandais et qui sont loin d'être convaincants.

Il semble en tous cas que la couleur jouera un rôle de plus en plus important dans l'architecture moderne et de telles tentatives méritent d'être étudiées avec soin.

\* \* \*

Un autre élément d'intérêt architectural, dont le R. P. Bellot s'entend à tirer parti en véritable virtuose, c'est la lumière. Non point tant la lumière qui glisse sur les parements extérieurs comme une caresse, les enrobe d'une patine toujours changeante, les pare, de toutes les nuances de l'aurore ou du couchant.

Sous les cieus ingrats, où il a bâti, il a trouvé ces jeux trop rares trop brusquement interrompus que pour s'y attarder et les scruter longuement.

La lumière qui l'occupe, c'est celle qu'il fait pénétrer à l'intérieur de ses sanctuaires au moyen d'artifices qu'il a médités avec soin. Lumière adoucie, lumière mystérieuse qui crée l'atmosphère, une atmosphère d'abri et de paix, tout à fait à la mesure de la *piété très intérieure, douce, joyeuse et pacifique, où se reconnaît l'Esprit de saint Benoît* (1).

Un de ces artifices est l'établissement d'une sorte de fenêtre à meneaux sans vitres ou claustra, sur laquelle repose la voûte. La partie de celle-ci se trouve fortement diminuée, les murs d'angle lui font un contrefort intérieur, la lumière qui vient des fenêtres vitrées traverse la claustra pour arriver jusqu'au sanctuaire et lui enlève cette brutalité si fâcheuse des jours directs.

On trouve ce dispositif dans la plupart des églises construites par Dom Bellot, notamment à Oosterhout, où il confère au sanctuaire une illumination d'un caractère mystique incomparable.

Lumière et couleur. Ce sont deux des grands facteurs qui conditionnent en nous l'impression que nous laisse un bel édifice. Avant eux cependant, il faut que, dans l'ordre de nos préoccupations, nous fassions prendre rang à l'élément qui est le plus important de tous, qui est l'essence même de l'architecture, à l'élément de masse ou de volume.

Comme le dit fort bien Dom Bellot « ce que l'on demande à un architecte quand on le charge de construire, c'est de créer des

(1) Henri Charlier dans sa préface à l'œuvre de Dom Bellot.

spaces dans lesquels l'activité humaine puisse avoir libre cours ». Créer des espaces, tout d'abord proportionnés, adaptés à la fin immédiate que l'on s'est proposé. Mais ces espaces, pour qu'ils soient vraiment œuvre d'architecture, il faut que cette fin une fois atteinte, réalisée au mieux, ils visent à nous donner encore autre chose; le plaisir absolument supérieur et gratuit de la contemplation désintéressée.

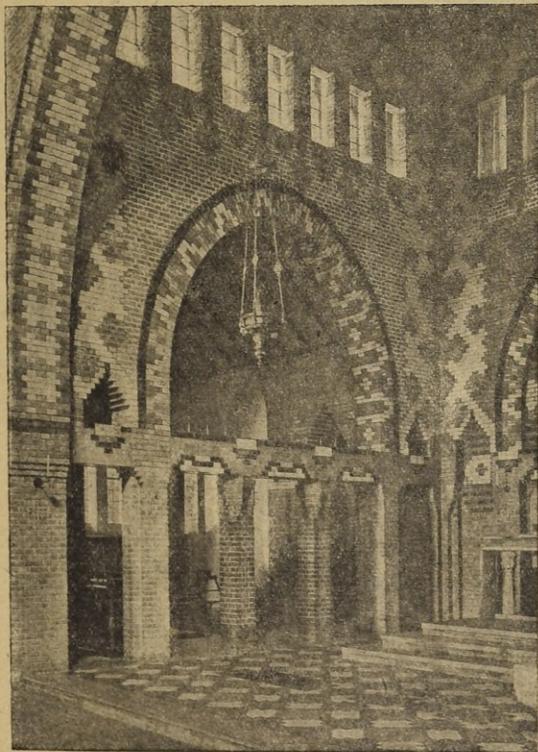
C'est ici que le raisonnement, la technique, réduits à eux seuls, se trouvent impuissants à nous contenter.

N'as-tu pas observé, fait dire Valéry à Eupalinos, n'as-tu pas observé, en te promenant dans cette ville, que d'entre les édifices dont elle est peuplée, les uns sont muets; les autres parlent; et d'autres enfin, qui sont les plus rares, chantent!

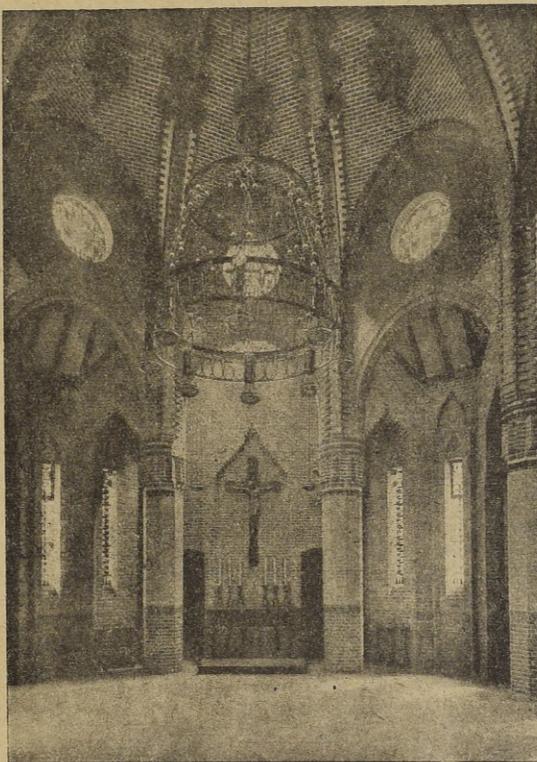
Il ne suffit pas qu'un édifice parle, qu'il nous renseigne sur sa destination; pour être une œuvre d'art, il faut qu'il chante.

Ce chant de l'édifice, nous l'entendons monter à travers les espaces créés par l'art d'un Dom Bellot, se répandre le long des murs et des fenestragés, qui tiennent la lumière captive, s'épanouir en cantique d'adoration vers ces voûtes qu'il élance comme une prière vers les cieux.

Mais si ce chant dans les pierres nous devient perceptible, n'est-ce point parce qu'il s'est élevé tout d'abord dans l'âme et l'esprit de l'artiste — de l'artiste qui avait une foi, une passion, une espérance et une charité — de cet artiste catholique, de ce moine, de ce religieux au grand cœur, qui nous confiait que rien ne lui était plus difficile parfois que de trouver l'intersection de la pensée et du sentiment ou de réaliser en une forme la pure théorie et qui nous disait : « Il est des jours où il faut vraiment dévorer son cœur. Je parle d'expérience. Au fond, ce sont peut-être les meilleures



Le sanctuaire de Noordhoek



Le sanctuaire de Bloemendaal.

minutes, les plus profitables pour la vie qui ne finira pas; et puis, si l'art a une réelle puissance apologetique, le sacrifice est plus apostolique encore ».

\* \* \*

Le sacrifice trouve toujours sa récompense, même et déjà ici bas. Il ne pouvait y avoir une meilleure récompense pour Dom Bellot, en dehors de celles d'ordre spirituel, qu'il a trouvées dans la paix du cloître, que de voir ses idées et son œuvre imprimer une vie nouvelle à l'art religieux.

Dans cette renaissance, dont nous voyons aujourd'hui les débuts, sa part aura été et restera grande. Pour les artistes désireux de joindre leurs efforts aux siens, il n'est point de meilleur enseignement que celui qu'il nous propose.

Les audacieux y apprendront que rien ne se crée de rien, et qu'il faut prendre appui en quelque point sur la tradition avant que de vouloir s'élaner en avant; les timides, que la tradition n'est rien sans l'esprit et que les formes n'ont de vie et de signification que pour autant qu'elles ont été profondément ressenties et méditées.

Dieu nous garde de médire de l'archéologie ou des archéologues. Ils ont rendu trop d'éminents services, pour que nous puissions le faire sans ridicule.

Mais l'on ne peut s'empêcher de constater qu'au fur et à mesure que se multipliaient les traités et les études d'ensemble sur l'architecture, l'ingénuité créatrice des constructeurs diminuait. Sans doute aucun homme n'a jamais su tirer une œuvre uniquement de son propre fonds, toute œuvre d'architecture s'est toujours inspirée d'une œuvre qui l'avait précédée. Mais cet enseignement qui autrefois était direct et vivant, est devenu depuis la Renaissance de plus en plus livresque et abstrait.

\*\*\*

Retrouver cette ingénuité créatrice, ce sentiment spontané de la valeur des formes, c'est la première leçon que nous propose l'œuvre de Dom Bellot. L'artiste, l'architecte ne sont rien, s'ils ne sont en même temps des poètes et des visionnaires. Une œuvre ne vaut que si elle a été conçue d'abord dans l'exaltation et la joie de l'esprit.

Cette antinomie que nous découvrons trop souvent entre l'art et le sentiment religieux, elle a été créée de toutes pièces.

L'art ramené à un véritable concept ne diffère pas du sentiment religieux. Il n'en est qu'une des expressions et l'une des plus hautes et des plus significatives.

Comme le dit fort bien Dom Bellot, « les époques de foi ont toujours été des âges qui ont vu fleurir tous les arts ». L'art se dégrade, perd de sa puissance, à mesure que se consomme son divorce d'avec la foi. C'est pourquoi, dans l'époque que nous traversons, nous pouvons affirmer sans crainte d'être démentis, que l'avenir de la civilisation, des arts et des sciences est entre les mains des catholiques.

C'est à ceux-ci qu'il appartient de rallier, de grouper toutes ces bonnes volontés encore éparses, tous ces artistes, les meilleurs d'entre les meilleurs, que nous voyons œuvrer dans la solitude, mais qui ne demandent qu'à se mettre sous le couvert d'un idéal et d'une discipline.

*Il est beaucoup de demeurer dans la Maison du Père*, a dit le Seigneur. Comment avons-nous pu oublier si longtemps, qu'une des plus vastes, qu'une des plus belles a toujours été réservée à l'art et aux artistes!

Oosterhout, 30 novembre 1927.

Marcel SCHMITZ.

### CHRONIQUE POLITIQUE (1)

## La France et l'Italie

On ne peut se défendre d'une bien vive inquiétude en voyant à quel point le sentiment public en Italie est excité contre la France. La signature du traité d'amitié par lequel le gouvernement de la République, sans aller jusqu'à une alliance proprement dite, a associé sa politique dans le proche orient à celle du royaume yougo-slave a provoqué une explosion de fureur au delà des Alpes et fait revivre les griefs, réels et imaginaires dont se nourrit une hostilité instinctive.

L'Italie, en somme, voit dans la Yougo-Slavie un des Etats successeurs de l'ancienne Autriche; elle a la hantise de voir de nouveau l'Adriatique — *mare nostrum* dans le langage fasciste — entièrement bordée par une puissance rivale et elle se rend bien compte des forces qui poussent les Serbes à prolonger leur influence tout le long de la côte si longtemps convoitée. L'Italie a dû renoncer aux anciennes colonies vénitiennes sur lesquelles elle comptait bien mettre la main après la guerre, et le lui en est resté une rancœur inexpiable. N'ayant pu sauver Zara, Spalato, Reaguse — ses postes avancés en terre étrangère — elle a joué du principe des nationalités qu'on oppose à son ambition.

L'Albanie, avec ses 800,000 montagnards, c'est le pion italien dans le difficile jeu balkanique. La réponse au traité signé à Paris, fut un traité d'alliance en bonne et due forme entre l'Italie et la république d'en face. L'Italie ne laissera pas toucher à l'Albanie.

(1) Chronique de quinzaine.

On a multiplié sur ce point des déclarations positives encore renforcées par toutes sortes de manifestations sentimentales. Pour mieux faire comprendre l'intangible volonté de son pays, M. Torre, rapporteur du traité à la Chambre italienne, et M. Mussolini lui-même n'ont pas hésité à dire que l'Albanie avait pour l'Italie une importance militaire et politique plus grande encore que celle de la Belgique par rapport à l'Angleterre. C'est dire aux Serbes que l'amitié française ne peut devenir un paravent à l'abri duquel ils pourraient poursuivre des visées qui les conduiraient à une guerre contre l'Italie; c'est dire à la France aussi qu'une entente trop intime avec Belgrade comporte des risques difficiles à évaluer.

La France et l'Italie ont malheureusement des points de friction assez nombreux. Il y a l'éternelle question de Tanger dont l'Italie comme puissance méditerranéenne n'entend pas se désintéresser; il y a celle, plus délicate encore, des sujets italiens en Tunisie que la loi française prétend dénaturiser à la deuxième génération et que le Duce ne veut pas abandonner; il y a le problème général du partage d'influence dans le bassin de la Mer intérieure. Les difficultés qu'on peut localiser et définir sont assurément très susceptibles d'un arrangement pacifique; ce qui est plus troublant, ce sont celles qui tiennent à des impondérables ou qui mettent en jeu des forces dont aucune volonté humaine n'a le plein contrôle. La France, hélas, n'a plus l'élan ethnique de sa politique, encore très ambitieuse sur les rives de la Mer bleue. Après l'effroyable saignée de la guerre, sa population reste stationnaire et ses 40 millions d'habitants ne tarderont pas à être débordés par les Italiens qui s'accroissent à raison de 495,000 par an. Dans vingt ans, ils seront 50 millions. Et alors?

La prudence, pour ne rien dire de ce que commande l'amitié envers d'anciens et fidèles alliés, devrait inciter le gouvernement de Paris à éviter tout ce qui pourrait faire croire à l'Italie qu'on cherche à peser sur elle par un encerclement. La France commettrait une erreur irréparable en laissant supposer qu'elle barre le chemin à sa voisine dont l'esprit est exalté par le prestige de sa renaissance. Pourquoi court-elle des aventures en Syrie alors qu'elle a tant de choses utiles à accomplir plus près! Pourquoi ne recherche-t-elle pas avec plus de zèle un règlement des conflits qui sont une cause générale d'insécurité?

L'Angleterre pourrait beaucoup pour diminuer la tension franco-italienne. L'Italie, de par sa position péninsulaire, est tenue de vivre en harmonie avec la puissance qui tient la maîtrise de la mer; les conseils de celle-ci ont du poids à Rome, elle aussi au surplus aurait quelque monnaie d'échange à offrir.

Dans ce grand débat la Belgique, évidemment, n'a rien à dire; tout au plus ses hommes d'Etat et ses diplomates, s'ils savent acquérir la confiance des deux parties, pourraient-ils parfois jouer le rôle d'intermédiaires utiles. Mais l'intérêt belge dans une bonne solution des difficultés présentes est évident. Entre les dangers manifestes d'une guerre quelle qu'elle soit, nous ne pouvons oublier que l'Italie est signataire des traités de Locarno qui furent la base juridique de notre sécurité. La mésentente et la défiance qui vont s'aggravant entre deux co-signataires affaiblissent nécessairement le pacte lui-même.

Rien ne serait plus dangereux que d'imaginer que l'Europe telle que le traité de Versailles et les traités annexes l'ont délimitée demeurera perpétuellement figée dans le monde d'après guerre. Les nations sont des organismes vivants, les unes se développent, croissent en force, en richesse et en puissance, les autres s'étiolent, perdent leur énergie, gaspillent leurs ressources, mangent leur fonds. C'est précisément parce qu'il importe de tenir compte de ces réactions, d'en deviner les mouvements, d'en favoriser le jeu naturel que la politique — un art — se distingue du Droit — une science. La vitalité intense de l'Italie sous un gouvernement d'un type nouveau impose de graves réflexions aux hommes

d'Etat européens, soucieux de rendre pacifiques les évolutions nécessaires. Cette nation, jeune encore, enthousiaste, susceptible, travaillée par une doctrine intransigeante, ne demeurera un élément d'ordre dans l'Europe d'aujourd'hui que si elle trouve devant elle un champ de développement largement ouvert. La paix durable, qui seule peut sauver notre civilisation occidentale, ne naîtra des pactes et des traités que pour autant que ceux-ci sont adaptés au réel. L'Italie de 1928 possède tous les titres de fait à une maîtrise indiscutée de l'Adriatique. Qu'on le reconnaisse sans marchandage.

Comte LOUIS DE LICHTERVELDE.

## Clergé et socialisme en Autriche

Depuis la révolution de 1918, la social-démocratie a une position très forte en Autriche, position qu'elle tâche de renforcer par tous les moyens.

L'étranger ne manque pas de faire mainte doléance pharisaïque à ce sujet.

Mais il faudrait renoncer une fois pour toutes à ce pharisaïsme. Car c'est le traité de paix de Saint-Germain qui est surtout responsable de l'état de choses en Autriche, ce traité qui lui a mesuré l'espace où elle peut se mouvoir avec vraiment trop de parcimonie.

D'ailleurs, dans d'autres pays, en particulier dans certaines parties de l'Allemagne, la situation n'est guère meilleure. La différence est, tout au plus, une différence dans les mots, il n'y en a pas dans les choses. Beaucoup de membres du Centre ne sont centristes que parce qu'ils vont encore à l'église; à par cela, ils professent la sociologie social-démocrate. D'autre part, parmi les adhérents à la social-démocratie autrichienne, il en est qui n'y adhèrent que pour obtenir certains avantages sociaux et politiques, et qui tiennent, à part cela, à rester des fils fidèles de l'Eglise.

Mais ce n'est pas de tout cela que nous voulons discuter ici.

La prodigieuse puissance vitale, les progrès de la social-démocratie autrichienne fournissent à certains milieux du clergé autrichien, aux jeunes prêtres notamment, l'occasion d'une orientation nouvelle dans la vie publique. A cet égard, il est trois faits qui méritent de retenir l'attention. *Primo*, ces milieux exigent que l'Eglise se désolidarise nettement du parti chrétien-social et, en particulier, de la politique du gouvernement, afin que les coups portés par l'opposition socialiste à ce parti et à cette politique ne retombent pas toujours sur l'Eglise. « Notre situation », disent ces prêtres, « serait plus facile si nous n'étions pas inféodés à un parti politique. » « Il nous faut libérer le pasteur des âmes de son accaparement par un parti politique, en dehors duquel il n'y aurait pas de salut. » « Nous autres prêtres devons rester éloignés des intrigues de parti. » « Une ligne de démarcation bien nette entre les mouvements religieux et politique est indispensable. »

« Le mouvement catholique de Vienne est beaucoup trop politique », me disait un jour un évêque étranger. Reproche qui s'applique tant à l'organisation centrale qu'à l'activité dont font preuve les paroisses isolées. Partout, dans la vie catholique, les politiciens sont au premier plan. Certains péchés véniels et certaines vétilles qui, ces temps derniers, ont pu être reprochés *inter alia* au parti chrétien-social ne sont que trop facilement mis sur le compte de l'Eglise. C'est ce que nous avons pu constater récemment. Aussi, lors des dernières élections, l'homme « moyen » et la femme « moyenne » ont-ils souvent voté, nonobstant leurs convictions religieuses, pour la liste antichrétienne. Marcher séparément, frapper en commun, telle doit être dans l'avenir la devise des mouvements catholique et chrétien-social : voilà le langage qui est tenu par l'organe du clergé autrichien *Der Seelsorger*.

Le deuxième trait caractéristique de l'orientation nouvelle est celui-ci : on repousse nettement le système économique capitaliste, ce système qui fait fructifier de façon exorbitante la propriété, qui mobilise tout, qui dégrade au rang de jouets toutes les valeurs économiques; ce système capitaliste qui, avec ses brigandages de banque et de bourse, son industrialisme exagéré, sa destruction de la classe moyenne et sa prolétarisation de masses de plus en plus nombreuses a créé ces conditions économiques qui constituent à l'heure actuelle le véritable terrain de culture du socialisme. « Aucun commandement de Dieu, aucun commandement de l'Eglise ne nous astreint à défendre le système économique actuel, implacable et cruel, antichrétien et païen dans ses manifestations. Il est en revanche une loi divine qui garantit à tout homme ce dont il a besoin pour sa subsistance et qui qualifie de péché criant vengeance au Ciel le fait d'exploiter le travail d'un homme en vue de son propre enrichissement ».

\* \* \*

Troisième trait caractéristique : une certaine tendance au socialisme dans l'espoir de regagner par là quelque influence sur ces masses ouvrières qui ont quitté l'Eglise et ne cessent de la quitter en nombre combien imposant.

Voici ce qu'un ecclésiastique écrit dans le *Seelsorger* : « Les moyens de production seront-ils socialisés? Ne le seront-ils pas? Question d'ordre purement économique pour ou contre laquelle la théologie n'a rien à dire.

« Combattre le socialisme en tant que théorie sociologique avec des arguments d'ordre religieux ou pour des raisons de nature religieuse est injustifiable ». Écoutons à présent un curé doyen de campagne :

« Le quatrième état et ses idées progressent sur toute la ligne et ce, non sans raison. Car ce quatrième état ne fait pas que promettre, il assure aussi aux masses qui travaillent et qui peinent bien des avantages. Ne sous-estimons donc pas la puissance du socialisme d'aujourd'hui, l'attrance de ses idées? Benson, l'ecclésiastique et converti anglican bien connu, a très correctement dépeint dans son roman de l'avenir, la guerre mondiale et prophétisé l'avance victorieuse des idées socialistes d'Orient contre l'Occident. Nous nous trouvons déjà en pleine réalisation. Mais quelqu'un s'imagine-t-il aujourd'hui pouvoir édifier contre cette avance des digues de protection « bourgeoises », il est pareil à ces rêveurs qui, au cours de la guerre, demandaient encore à grands cris une paix victorieuse, alors que le sol tremblait déjà sous nos pieds. » « L'ordre mondial à venir », écrit un autre ecclésiastique, « est celui du droit souverain du travail. L'ouvrier sera le maître du monde, et ce n'est pas à nous, prêtres du Christ, à nous opposer à ce grand événement. Devenons-en plutôt — si par hasard il n'est pas trop tard — les messagers et les hérauts. »

\* \* \*

Il convient d'approuver sans réserve les deux premières thèses de ces milieux ecclésiastiques autrichiens. Il est indispensable de différencier aussi nettement que faire se peut l'Eglise du parti. L'Eglise est universelle et durable. Le parti est étroit et éphémère. En des temps où la politique de parti consistait surtout à défendre l'Eglise, les deux ont pu se rapprocher parfois très près l'un de l'autre. Mais aujourd'hui, que toutes les questions fondamentales de la politique et de la sociologie sont posées dans toute leur ampleur; aujourd'hui que pour certains problèmes il existe diverses solutions, même du point de vue catholique, on ne peut pas identifier l'Eglise avec des solutions unilatérales. Aujourd'hui que la démocratie « plébésie » de plus en plus la politique, il convient que l'Eglise se tienne plus loin que jamais de toutes les conceptions du parlementarisme. Dans une Autriche devenue « objet » et non plus « sujet » de la politique et qui dépend au plus haut degré des crédits de l'Entente, la politique du gouvernement est forcément impopulaire. Avec une caisse à demi-vide comment pourrait-on contenir d'innombrables affamés, d'innombrables chômeurs? D'une étroite union de l'Eglise et de la politique, ne serait-ce pas celle-là qui pâtirait de toute l'impopularité de celle-ci? Celui qui condamne le josphisme historique, asservissant l'Eglise à l'Etat, doit aussi s'opposer à ce que l'Eglise se solidarise aujourd'hui avec n'importe quel parti politique. Les hommes politiques se disant chrétiens doivent faire une politique basée sur leurs convictions chrétiennes. Ils n'en doivent pas moins se rendre toujours compte du fait que

\* \* \*

ut ce qu'ils feront, tout ce qu'ils créeront restera toujours infiniment au-dessous de ce que l'Eglise a d'universel et d'éternel. Un des plus célèbres écrivains catholiques contemporains me disait un jour : « Que d'incroyants modernes qui, après les révélations de la guerre et de la révolution mondiales, auraient trouvé le chemin du curé s'il n'avait été que curé ! Mais ils ont reculé à l'idée de s'adresser à un curé qui était en même temps le président du groupement local du parti adverse. » Aussi quoi d'étonnant que Pie XI désire voir les ecclésiastiques se retirer lentement, graduellement de la politique quotidienne ? Quoi de surprenant qu'il veuille nettement séparer l'action catholique et la prédication des principes catholiques des affaires proprement politiques ? Et c'est se conformer aux exigences de Pie XI qui de vouloir distinguer et séparer de plus en plus nettement — comme le font ces milieux ecclésiastiques autrichiens — l'activité pastorale et la politique de parti.

\* \* \*

Le clergé d'Autriche a encore raison lorsqu'il repousse le système capitaliste.

Car c'est précisément en Autriche que ce système prend un développement qui ne peut qu'effrayer quiconque l'observe. Le pouvoir et l'avoir se concentrent de plus en plus entre les mains du grand capitalisme judéo-bancaire, alors que le monde chrétien ne cesse de s'appauvrir. Si par-ci par-là on voit encore subsister quelques grandes fortunes chrétiennes aux origines lointaines, elles sont détruites à l'aide d'un système de crédits véritablement diabolique : ces crédits, on les accorde mais pour les réclamer au moment où la situation du débiteur le permet le moins. Qu'on pense à ce qui est advenu des grandes maisons comme Anton Dreher ou Miller-Aichholz. D'ailleurs, grâce à la tradition sociale baroque et romantique, grâce aux travaux des Frühwirth, des Albert Maria Weiss, des Vogelsang, les catholiques d'Autriche de la fin du siècle dernier n'ont cessé d'être les adversaires et les antagonistes du système capitaliste. Mais voici que se manifeste l'influence de l'école de Munich-Gladbach d'avant-guerre, de cette école sociale germano-catholique qui, parce que école minoritaire, ne faisait que poursuivre à l'égard du nouveau développement économique, une politique d'adaptation. Elle était hypnotisée par certains succès purement extérieurs du nouveau système, comme du reste elle s'était laissée hypnotiser par les victoires de l'armée prussienne en 1866 et en 1870, au point de s'être accommodée du remplacement de l'ancienne Europe Centrale « gross deutsche », catholique et historique par la *Mittel-Europa* prussienne et protestante des Hohenzollern. Oui, ce fut l'influence du Reich allemand seule qui fit adopter aux catholiques autrichiens, dans cette question, une attitude erronée. En s'avouant aujourd'hui anticapitalistes, ils font revivre leurs meilleures traditions catholiques d'ordre social.

\* \* \*

Et cependant, c'est de la façon la plus nette qu'il convient de repousser les tendances philo-socialistes de certains milieux ecclésiastiques, spécialement en ce qui concerne les théories socialistes. Quelle que soit la force du socialisme, réaction naturelle contre les péchés du capitalisme, son programme positif est inadmissible, parce qu'édicté sur une méconnaissance complète de la nature humaine, sur une conception matérialiste de l'histoire, sur la négation de l'immortalité de l'âme et des fins éternelles de l'être humain. Qu'on ne se laisse pas tromper par les soins que le socialisme paraît prendre du bien-être des masses. Ils sont étroitement liés, ces soins, à un véritable brigandage portant sur l'essence même de la fortune populaire, à une prolétarisation des classes possédantes, à une *kulturpolitik*, qui est synonyme d'une dévastation de grand style des âmes comme de la civilisation. Les leaders, tout particulièrement ceux du socialisme autrichien, sont surtout Juifs. Juifs de l'espèce dissolvante et destructrice des Ahasvérs et des Méphistos. Certes, ils construisent des logements et font monter les salaires ; mais ils se livrent aussi à l'antichristianisme le plus effréné ; ils souillent toutes les grandes figures de l'histoire d'Autriche ; dans le domaine de la presse, dans celui du théâtre, dans celui du cinéma, ils encouragent tout ce qui a un caractère démoniaque ; ils soumettent les âmes des enfants aux expériences les plus inouïes.

Même du point de vue purement économique, ils ne travaillent, à proprement parler, que pour l'Internationale dorée.

Car l'avoir de l'Eglise et de la noblesse est-il détruit, les mots d'ordre socialistes ne retentissent plus. Le but de toute l'activité des leaders judéo-socialistes ne semble être que celui-ci : Doter de

tous les avantages une nouvelle couche sociale supérieure juive — tout comme en Russie. L'ancien chef socialiste allemand August Winnig faisait entendre récemment dans les *Blätter für sozialistische und national-revolutionäre Politik* de fortes doléances. Il avait en vue l'*intelligentsia*, qui ne veut des masses ouvrières que pour leur faire jouer un rôle secondaire et qui s'est approprié, au sein du socialisme, toute la direction. Voilà pourquoi une sorte de fatalité semble peser sur le mouvement ouvrier.

« La situation présente de ce mouvement », écrit M. Winnig, « paraît presque désespérée. L'emprise extérieure est plus forte que jamais, la direction des syndicats est entièrement entre les mains d'une *intelligentsia* inféodée au parti socialiste. On voit le mouvement ouvrier s'acquinant intellectuellement et politiquement à la décadence bourgeoise qui vit et s'étale sur les places publiques des grandes cités. On entend des discours grandiloquents sur la protection de la république mais aussi des outrages à l'adresse de son propre peuple et on est témoin d'une attitude qui vise à dépouiller l'Etat de toute autorité. On voit l'insouciance des ouvriers prenant tout cela pour de la monnaie courante ; et on constate que chez eux le sens moral s'émousse au point de ne pas se révolter à l'aspect des pires phénomènes de corruption qui, nécessairement, éclosent sur un tel terrain. »

\* \* \*

Mais si de telles choses peuvent se dire de l'*intelligentsia* qui domine au sein des leaders des ouvriers allemands, elles sont dix fois plus vraies, appliquées à celle qui mène aujourd'hui les masses social-démocrates autrichiennes. Aussi ne convient-il pas de tendre vers ce socialisme-là, mais, au contraire, de le combattre à outrance. Ce n'est pas à l'aide d'une coalition avec les leaders socialistes actuels que nous regagnerons les masses socialistes : nous y parviendrons en détachant celles-ci de leurs pseudo chefs par l'exposé et la propagande du grand programme chrétien et social en son entier. Mais pour formuler correctement ce programme, la formation purement théologique ne suffit pas, la connaissance de la Bible non plus : c'est toute la tradition de la sociologie catholique qu'il faut connaître.

Celui qui veut interpréter la Bible à la façon protestante, sans souci de la tradition et de la direction ecclésiastiques, est certain de se tromper. Supposons quelqu'un s'attaquant aux questions sociales, n'ayant que quelques textes bibliques à la bouche, sans savoir ce qu'au cours des siècles d'éminents sociologues catholiques ont fait pour mettre d'accord l'Evangile et la vie sociale, sans connaître toute l'expérience historique. Tout comme les Vaudois, comme Thomas Münzer et ses adhérents, comme certains chefs paysans au cours du *Bauernkrieg* allemand du XVI<sup>e</sup> siècle il deviendra facilement la proie du sectarisme révolutionnaire et communiste et du « visionnarisme ».

Ce qu'il faut, en présence de la social-démocratie, c'est le déploiement d'une activité pastorale de grand style, c'est un programme chrétien de grande envergure appuyé par une grande activité de presse (catholique). L'effet pourrait en être miraculeux.

Il est vrai que pour obtenir des miracles, il faut donner l'exemple par de gros sacrifices. Or, cet esprit de sacrifice fait encore défaut.

Exemple : c'est à peine si le quotidien chrétien le plus important d'Autriche a pu, jusqu'ici, tirer de tout le peuple chrétien quelque 100.000 schillings pour la réparation des dommages subis par ce journal le 15 juillet, alors que les social-démocrates en ont déjà rassemblé pour les victimes de la révolte 1.500.000. On le voit : le véritable esprit de sacrifice fait encore défaut. C'est la presse socialiste qui est le centre, le cœur, la colonne vertébrale de l'agitation socialiste. Elle s'impose au monde ouvrier par tous les moyens possibles, et impossibles.

Il existe en Autriche des revues catholiques de *Kulturpolitik* et de politique sociale respectées par tout le monde catholique. Pourquoi ne s'en servirait-on pas davantage qu'il n'a été fait pour seconder l'action catholique ? Pourquoi ceux qui y sont appelés par leur profession et ceux qui en ont les moyens ne veilleraient-ils pas à ce que l'action de ces revues pût se faire sentir, à l'aide d'abonnements, dans toute auberge un peu convenable, dans toute salle de lecture, dans tout *Verein* ? Si nous nous rendons supérieurs aux social-démocrates par l'esprit de sacrifice, nous triompherons aussi du socialisme. Et les masses ouvrières renonceraient alors très volontiers à leurs Méphistos et à leurs Ahasvérs pour suivre ceux qui portent le drapeau du Christ.

Dr Joseph EBERLE.

Directeur de la « *Schönere Zukunft* », Vienne.

## La Baleine de Jonas

Je ne pouvais omettre, dans mon Bestiaire, Madame, un récit qui montre l'animal associé à la vie de l'homme, au point de prendre part à une pénitence publique. Nos mœurs modernes l'associent encore à nos deuils. Je ne dirai rien de cette vieille dame qui fit peindre des colliers noirs à ses couples de pigeons en l'honneur de son défunt mari, mais les chevaux de nos enterrements n'endossent-ils pas une livrée funèbre?

Et l'histoire de Jonas témoigne encore singulièrement de la sollicitude divine à l'égard des créatures. Le sens profond du récit est là. En aucun passage de la Bible n'apparaît mieux la patience, la bonté et la miséricorde de Dieu, sa compassion pour le veilleur, sa facilité à lui pardonner, et le soin qu'il prend de veiller sur tous, même sur les païens et jusque sur les animaux.

Que tout cela soit accompagné de circonstances qui sortent de l'ordinaire, ou enveloppé dans une affabulation étonnante pour notre goût moderne et occidental, ne me gêne en rien, ni ne m'offusque. Je le déclare ouvertement : je ne rougis pas de cette bonne baleine.

Elle a fait verser des flots d'encre; elle a soulevé des trombes d'interprétations. Le savant dom Calmet, « pour égayer la matière » nous rapporte quelques conjectures de l'exégèse rabbinique.

Certains docteurs juifs prétendaient que la baleine, poisson rare dans les eaux de la Méditerranée, avait été créée là tout exprès et attendait Jonas depuis plus de trois mille ans. D'autres, constatant que le mot « poisson », dans l'hébreu, est au masculin au premier verset, et féminin au second, expliquaient que le prophète avait d'abord été avalé par un mâle, puis par une femelle.

De son côté, la critique moderne, soucieuse de rendre les faits plus acceptables, nous montre tour à tour Jonas, sauvé sur le dos de la baleine, comme l'ancien Arion sur le dauphin; ou encore, capturé par un vaisseau corsaire qui portait le nom de cet animal; ou même, s'oubliant à boire bouteille, au lieu d'aller prêcher son carême, dans une auberge à l'enseigne de *la Baleine*.

Ces hypothèses ne sont pas moins inutiles qu'aventureuses. Car, ou bien l'histoire de Jonas est une histoire vraie, et le croyant, qui accepte le miracle, doit l'accepter telle quelle; ou bien, c'est une composition fictive, une parabole, et les éléments n'en sont discutables que du point de vue de la forme.

Là, Madame, je viens à penser qu'un chrétien peut bien permettre à son imagination de vaguer un peu à travers les drôleries du monde visible. Le plaisant et le sévère se touchent souvent de fort près dans les choses humaines. A plus forte raison peut-il se divertir, même en lisant une narration sacrée, s'il a plu au narrateur de glisser sa leçon sous un divertissement.

Qu'on le veuille ou non, il y a quelque chose de comique dans l'aventure d'un homme, absorbé et rendu, sans dommage, par une grosse bête. Tout le monde rit, en général, de la baleine de Jonas. Elle inspire de prime abord une gaieté irraisonnée, qui est la réaction instinctive du bon sens devant un fait jugé immédiatement invraisemblable, extravagant, saugrenu.

Puis, quand on se donne la peine de faire attention à ce qu'on lit, quand on voit cette baleine policière, jouer son rôle d'exempt céleste et ramener dans le bon chemin le fugitif, infidèle à son mandat, on rit encore, mais plus judicieusement et selon les intentions du texte qui veut nous montrer le mécompte d'un prophète récalcitrant. On rit, cette fois, par sens critique, lequel vaut mieux que le sens commun, vulgairement dénommé bon sens.

Mais comme le sens critique lui-même le cède au sens des choses divines, il y a un moment où le chrétien ne rit plus, c'est quand

il vient à réfléchir que la baleine de Jonas est l'emblème du saint Tombeau sur lequel repose toute sa foi.

Et pour quiconque réfléchit, cette vieille histoire n'est-elle pas émouvante par le contraste même de sa forme naïve et de sa portée grandiose? Que signifie-t-elle, sinon que la Providence divine s'étend bien au delà d'un peuple privilégié, et que Dieu appelle l'humanité entière à la conversion et au salut? Voilà qui nous touche d'assez près, nous qui enfin sommes les Gentils.

Je ne voudrais pas paraître trop sévère pour la personne de Jonas après avoir dit tant de bien de sa baleine. Mais d'après les données textuelles, il est le type de ces « fils du tonnerre », de ces zéloteurs impatientes qui s'irritent de la clémence céleste, et qui voudraient que la Providence fût indifférente envers les autres, quand ils montrent un extrême souci de leurs moindres commodités.

L'un de nos meilleurs dramaturges chrétiens, René des Granges, a tiré de Jonas une tragédie lyrique, d'un art puissant et d'une conception toute personnelle. Il développe habilement le caractère du héros; il lui prête une âme d'élite qui s'élève par l'épreuve jusqu'au sacrifice. En fait, le Jonas de la Bible pense surtout à sacrifier son prochain.

Mais, qu'il en soit digne ou non, il est l'élu du Seigneur; son histoire offre bien le drame d'une vocation. Oserai-je vous avouer, Madame, qu'elle m'incite à de sérieux retours sur moi-même, parce que j'y vois une image de ma vocation littéraire?

Quand l'inspiration me visite, quand le souffle de l'Esprit tombe sur moi, quand une voix intérieure se fait entendre et me dit : « Assieds-toi, écris ! » pensez-vous que j'obéis? Je vais me promener.

Je ne prends pas le bateau pour Tharsis, mais je cours aussi loin que possible de ma tâche, je m'ingénie à trouver des raisons de l'ajourner, bref, je m'enfuis comme Jonas de devant la face du Seigneur.

Gare la baleine!

PAUL CAZIN.

## Une renaissance catholique dans les Lettres françaises<sup>(1)</sup>

Certaines affirmations ou généralisations de cet article appellent des réserves. L'appréciation de l'esprit chrétien de la littérature du XVII<sup>e</sup> siècle n'est pas assez nuancée. L'auteur fait aussi trop bon marché de la littérature catholique de l'époque romantique. Par contre, n'exagère-t-il pas l'influence de la philosophie de Bremond en la mettant en balance avec celle de Maritain? Ces réserves faites — et nous avons prié notre collaborateur et ami, le chanoine Haflants, de vouloir bien les développer dans un prochain article — les constatations de M. Baussart sur l'ampleur du renouveau catholique sont trop justifiées et trop intéressantes pour ne pas les accueillir ici. (N. d. l. r.)

Avant même d'écrire le titre de cet article, je n'étais pas sans scrupules au sujet de son exactitude.

Pour qu'il y ait renaissance, il faut qu'il y ait eu floraison, épanouissement suivis, hélas! de dépérissement, de mort. C'est en ce

(1) Il y a quelque témérité à traiter ce sujet quelques semaines après la publication de l'ouvrage si complet, si intelligent que M. l'abbé J. CALVET vient de consacrer au *Renouveau catholique dans la littérature contemporaine*. (Paris, F. Lanore). Et pourtant, c'est en lisant celui-ci que j'ai pris l'idée de ce travail. Pour le critiquer ou le refaire? Je n'y songe certes pas — le pourrais-je d'ailleurs? Tout simplement, parce que, appartenant à une autre génération, vivant dans un autre milieu, sollicité par d'autres idées, je crois avoir fait des remarques, abouti à des conclusions, entrevu des espérances que je ne rencontre pas chez lui. Les opposerai-je aux siennes? Il me plairait davantage qu'on les rapprochât. Ce n'est que par de pareilles analyses, que je voudrais voir se multiplier, que l'on dégagera du renouveau catholique les enseignements les plus utiles.

ut  
ner  
Un  
ur

sens qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, l'antiquité païenne incorpora aux lettres et aux arts de nouvelles formes et de nouveaux pensers.

Mais serait-il vraisemblable que la France, qui produisit saint Louis et Jeanne d'Arc, les croisades et l'Université de Paris, la cathédrale gothique et le mystère, n'eût jamais de littérature catholique ?

Ces œuvres catholiques, je ne les trouve qu'aux premiers siècles de notre littérature, quand, moins française que romane, elle se présente comme la souche sur laquelle apparaîtra, plus tard, le surgeon gréco-latin.

Il va sans dire que, par littérature catholique, je n'entends pas parler des œuvres qui poursuivent spécifiquement un but d'éducation ou de formation chrétiennes; celles-ci appartiennent à un genre bien déterminé ou l'on souhaiterait que la part faite à la littérature, au l'expression vivante, élégante, ne soit pas réduite en deça du séant et du nécessaire.

Par ailleurs, je cherche vainement cet ensemble d'œuvres, cette coulée d'inspiration qui caractériseraient une époque ou une école catholiques; je dis catholiques, et non simplement, implicitement chrétiennes, dans lesquelles se retrouvent intimement mêlées à la trame de la pensée et de l'émotion, les réalités de notre dogme et de notre morale transportées dans le concret quotidien.

Cet ensemble sera-ce chez les classiques que nous le trouverons? Qu'on n'objecte pas Bossuet et les grands prédicateurs — il n'eût manqué que cela; Polyeucte ou *Athalie*, accidents de génie, mais accidents; ni même le prodigieux Pascal qui fut un écrivain catholique, au sens ci-dessus, sans doute parce qu'il débordait les limites de son siècle.

Mettant donc de côté les écrivains religieux, interrogeons les autres, tous catholiques, quelques-uns même fervents — quoi de plus émouvant que le sacrifice de Racine — cherchons l'accent qui trahisse la croyance intime de leur âme, la parole qui évoque le surnaturel de leur foi, l'existence même de cette Eglise dont ils sont les membres fidèles.

L'humanisme païen a confiné dans le royaume fermé de la conscience la pensée chrétienne et revêtu de formes empruntées à l'antiquité les manifestations de la sensibilité; mais celle-ci est si foncièrement chrétienne qu'elle affleure malgré tout.

Il ne fallait pas que Boileau interdît à l'écrivain

de la foi du chrétien les mystères terribles.

le classique était incapable d'y songer, habitué à faire de sa vie deux parts, imperméables l'une à l'autre; celle du chrétien qui croit et observe les commandements, celle de l'« honnête homme qui fait des vers ». Il était en cela l'image fidèle de son époque.

Ce que le XVII<sup>e</sup> siècle n'a pu donner, comment le XVIII<sup>e</sup>, ligoté par les règles héritées de son prédécesseur, imbu de cartésianisme et de naturalisme, l'eût-il réalisé? Cependant, le catholicisme existe pour lui: avec *Candide*, les *Lettres persanes*, le *Vicaire Savoyard*, la *Religieuse*, il l'introduit dans la littérature d'imagination. Mais quel sort il lui fait: objet d'ironie et de sarcasme, prétexte à réveries malsaines.

A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, le romantisme nous apportera des espérances: le *Génie du Christianisme*, les *Méditations*, le premier Hugo. Des fleurs qui ne donneront pas de fruit. Il manquait à cette génération, de la doctrine — dirai-je avec certain que chez elle, toute peinture du christianisme tourne à la charge? — il lui manquait surtout de connaître le catholicisme par l'intérieur et non par le truchement de l'archéologie, du pittoresque, d'une sensibilité qui reçoit du dehors toutes les chiquenaudes qui la doivent ébranler.

Toutefois, la génération romantique a, en réduisant le caractère social de la littérature française au profit de l'expression de l'individu, habitué l'homme à ramener ses regards sur sa personne et sa conscience: le mal du siècle qu'il a engendré n'est que la forme morbide — et passagère — de l'inquiétude religieuse qui, si elle est la grande tentation dont bénéficient les églises dissidentes et les cultes fantaisistes, demeure la grande espérance d'une conquête élargie des élites.

Renaissance donc, à la condition de reculer d'au moins quatre siècles pour retrouver quelque chose qui corresponde à la littérature d'aujourd'hui, encore à son enfance, vigoureuse déjà, mais bien exposée encore.

Sinon, le mot n'est guère adéquat à la réalité et il faudrait parler plus exactement de la victoire de la mystique sur l'humanisme helléno-latin ou de la réintégration de l'inspiration et de l'idéal catholiques dans les lettres françaises.

Il faut beaucoup de circonspection pour déterminer l'origine de ce renouveau et suivre l'évolution dont il devait être le terme.

Ce n'est rien expliquer que de dire que le positivisme, l'idéalisme, le dilettantisme imposés par Taine, Kant et Renan à la génération de 70 postulaient une réaction, celle-ci se résolvant dans le mouvement catholique d'à-présent. Chateaubriand n'eût pas écrit le *Génie*, si l'Encyclopédie ne s'était employée à discréditer et à ruiner le christianisme; mais la littérature, fille du *Génie*, n'est pas catholique.

Ce qui est plus vrai, c'est que ces faux dogmes n'allaient pas tarder à perdre peu à peu leur prestige scientifique et leur contenu mystique. Par le fait, ils poseraient à ceux qui y avaient mis leur foi, pour peu qu'ils eussent gardé quelque liberté d'esprit, des problèmes inéluctables et urgents.

Anatole France, avant Brunetière et d'une façon plus discrète, a conclu à la banqueroute de la science le jour où il écrivit (1) que la jeunesse cherchait tout autre chose que la science, insuffisante, immorale, impuissante en tout cas (ô Renan) à assurer le gouvernement de l'humanité.

Le Barrès du *Roman de l'énergie nationale* (1897) répudiait l'anarchisme du culte du moi et concluait contre tous les Bouteillers à la nécessité d'un absolu moral.

D'ailleurs, la solidarité des doctrines se relâchait sous les critiques convergentes; l'atmosphère s'assainissait, tant de libres idées circulaient, saturées d'éléments irréductibles aux préjugés ambiants.

En 84, Vogüé importe le *Roman russe*, et c'est un monde qui s'ouvre, où l'horizon ne se limite pas aux murs nus et froids des laboratoires. Quelles échappées, quelles perspectives plutôt, sur le domaine du spirituel, du religieux dans lequel vivent d'une vie profonde des héros d'une nature autrement riche que celle des romans naturalistes triomphant alors.

Le cas de Robert Greslou du *Disciple* (1889) est passionnément discuté. Taine comprend que sa génération est finie (2). Ce n'est pas seulement le problème de la responsabilité de l'écrivain qui est soulevé, c'est la condamnation de l'intellectualisme qui est prononcée et l'attention, appelée sur cette région mystérieuse de l'âme où germent les idées de bien et de mal, de devoir et d'acceptation, région inaccessible aux enquêtes étriquées de la méthode positiviste.

Celle-ci, au surplus, ne supportait pas sans dommage la critique de savants comme Claude Bernard ou Henri Poincaré ou de philosophes comme Boutroux: le despotisme du fait est rejeté, la notion même de science évolue, les lois, les fameuses lois, qui devaient exprimer le nouvel absolu, ne sont plus que des formules commodes (3).

Préparations providentielles, sans doute. Mais il en pouvait sortir tout autre chose qu'une renaissance catholique. Christianisme à la Jean-Jacques ou à la Tolstoï, sectes et cultes ésotériques, pragmatisme, modernisme. Il faut que le réseau des conditions favorables se resserre et, qu'à point nommé, surgissent les œuvres et les hommes dont la parole affirme le catholicisme ou, implicitement, l'appelle comme un achèvement ou une rectification de leur doctrine. Ils trouveront une audience toute préparée.

Avec Léon XIII et le mouvement de démocratie chrétienne de *Rerum novarum*, c'est la rentrée du christianisme dans la vie économique d'où le libéralisme l'avait chassé, et dans la vie sociale d'où le prosaïsme un anticléricalisme agressif.

Après que Verlaine de *Sagesse* (1880) eut retrouvé la clef de la poésie catholique perdue avec Villon — mais son œuvre, méconnue des catholiques ne retint qu'une attention purement littéraire — J.-K. Huysmans, par ses œuvres qui commencent avec *En route* (1895), réconcilia les artistes avec l'Eglise et révéla aux écrivains quelles ressources infinies leur offre le drame de la vie chrétienne, et même de la vie intérieure. La voie qu'il ouvrit ne devait plus être abandonnée.

L'influence de Huysmans, à cet égard, ne saurait être surévaluée.

Bergson, définitivement, éteint les derniers prestiges du scientisme et libère l'âme, avertie de ses puissances profondes et mise en possession de prises nouvelles sur le réel, un réel autrement profond

(1) *Vie littéraire*, t. IV (1889).

(2) CALVET, *Le Renouveau*, p. 106.

(3) Cfr. FONSEGRIVE, *L'Évolution des idées dans la France contemporaine*, chap. III, et spécialement § VII à XII.

que le réel positiviste puisqu'il mène aux confins du spirituel dont il éveille le sens.

Blondel met à l'origine de la connaissance un acte de bonne volonté et d'amour, et dans cet ordre réclame pour la mystique les privilèges de l'intelligence abstraite et de la raison discursive.

Barrès, à mesure que son œuvre se poursuit, communique à la génération qui fera la guerre, modelée à son image, le sentiment et le goût du divin : si je sais tout ce que Barrès mettait dans ce mot de divin — mais ce n'est pas chez lui que les catholiques allaient chercher leur doctrine religieuse — je n'ignore pas que ce divin postule, dans son système, l'existence de l'Eglise catholique.

Conception familière, désormais, et que Maurras, de son côté, allait faire accepter tant au nom de l'ordre, tel qu'il le conçoit, que de l'intérêt français.

Idees incomplètes, là; fausses, ici — se rappeler comment Maurras oppose christianisme et catholicisme — mais qui eurent, à leur époque, un retentissement singulier.

Toutes ces influences conjuguées furent efficaces, parce que ceux qui les exerçaient étaient des maîtres écoutés, autour desquels se groupaient des disciples et qu'elles créaient, par une sorte de rayonnement, quasi insensible, un nouvel état d'esprit, de plus en plus radicalement opposé à celui de la génération précédente. Elles contribuèrent à rendre possible une rentrée du génie catholique dans la pensée et dans l'art, en disposant à le comprendre, à le pénétrer, ceux-là sur qui elles agissaient.

Ce n'est pas déprécier la valeur de l'œuvre de Léon Bloy, par exemple, que de ne pas le mettre sur le même plan que ceux que je viens de nommer : l'influence de Bloy a été réelle, déterminante parfois de revirements totaux, mais sur quelques-uns seulement et il n'y a guère que peu d'années — depuis sa mort, surtout — que le mendiant ingrat joue le rôle, auquel toute sa vie il aspira, de maître catholique.

\* \* \*

Il ne faudrait pas croire que les siècles antérieurs fussent complètement déshérités, au point de ne laisser aucune œuvre, ni aucun écrivain catholique. Pour ne parler que de la dernière moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, — qui correspond à peu près au règne pesant du rationalisme matérialiste et aux premières ébauches de la réaction spiritualiste, — on relèverait sans peine les noms d'une dizaine d'écrivains, véritables types avant la lettre de notre renouveau.

Le des Esseintes d'*A rebours* en a repêché quelques-uns, et les a présentés, lardés de commentaires épigrammatiques. Voyons, plutôt : Lacordaire « l'un des seuls écrivains qu'ait, depuis des années, produits l'Eglise »; Falloux, « polémiste dangereux » et « logicien retors »; Veuillot « religieux arsouille », « talent incontesté dans le pugilat »; Hello « esprit mal équilibré, mais subtil »; Bloy « pamphlétaire enragé »; Barbey d'Aurevilly, enfin, qui « apparaissait ainsi qu'un étalon, parmi ces hongres qui peuplent les écuries ultra-montaines ».

Ces jugements devraient sans doute être revus; mais le choix est, au moins, judicieux.

Quant à moi, pour ne pas remonter au delà de Lacordaire, je n'ajouterais à cette liste que le P. Gratry et Montalembert-Ozanam, pour ses études franciscaines — François Coppée, malgré les *Humbles* et son théâtre, pour sa belle langue et sa fraîcheur d'âme.

Mais quelques-uns eurent une influence plus directe, soit que leur œuvre fût comme les prémices, soit qu'elle marquât une étape de notre renaissance qu'elle annonçât et préparât.

Chose remarquable, c'est à des poètes que nous avons affaire, comme s'il appartenait à la poésie le privilège de découvrir et de renouveler certaines sources d'inspiration, de précéder, par une intuition singulière, les démarches de l'esprit déductif ou instruit par les événements.

Baudelaire, d'abord, qui éprouva dans son cœur déchiré, la malice du péché et exprima, avec des cris non encore entendus, l'angoisse du divin passionnément convoité. Catholique de désir ou catholique qui ne s'avoue, son œuvre, dont l'atmosphère est indubitablement trouble, est toute traversée d'ondes chrétiennes que la génération actuelle, plus proche de lui que ses contemporains, n'a aucune peine à capter.

Verlaine, ensuite, le pauvre Lelian de *Sagesse*, le poète de la contrition et de l'amour, de l'éternelle faiblesse qui se reprend et « aimerait aimer », dont le « pur sanglot » est gonflé d'un esprit chrétien si dépouillé de toute littérature qu'il faut, pour y corres-

pondre, se défaire de tout le fatras des mots et des phrases dont notre éducation a embarrassé les abords de nos croyances, et de notre prière.

Rimbaud, Ariel foudroyé et tombé en enfer, génie indompté qui, dans sa course sauvage, par l'âme et par le monde, relève soudain les traces de Dieu et projette sur elles des « illuminations », étranges lumières qui seront, pour certains, des étoiles de salut.

Baudelaire entraîne la poésie jusqu'au seuil des mystères chrétiens; il prépare aussi Mauriac, Artus, Bernanos; Verlaine élimine Lamartine et enseigne à ceux qui le suivront la valeur lyrique des thèmes de la vie chrétienne; Rimbaud répond d'avance aux brûlantes questions de l'inquiétude contemporaine; il nous a donné Claudel et cela seul vaut un chef-d'œuvre.

Mais aux environs de 1910, les œuvres se multiplient qui s'affirment catholiques, des revues groupent des écrivains sous le signe catholique. Des noms : Jammes, Péguy, Claudel, Baumann, Louis Mercier, Le Cardonnell, Louis Bertrand, Mithouard, et, parmi les plus jeunes, Lafon, Mauriac, Maritain, du Roure, Clermont, Psichari, Bernoville, Johannet, Jury, Vallery-Radot, Grolleau... Ce sont les *Cahiers de l'Amitié de France* et les *Lettres* — *La Revue de la Jeunesse* (depuis la *Revue des Jeunes*) et le *Bulletin de professeurs catholiques* de Lotte — et surtout, les *Cahiers de la Quinzaine*, tout un monde que Péguy porte dans son âme magnifique. Au théâtre, on représente *L'Annonce faite à Marie* et *l'Otage*, de Claudel, la *Brebis égarée*, de Jammes.

La guerre vint, qui suspendit, sans l'arrêter, le mouvement. On fut inquiet, parfois jusqu'à la douleur. Allaient-ils revenir ceux-là qui incarnaient nos espérances et notre fierté? C'est Péguy qui tombe à la tête de sa compagnie, nous privant du livre sur la guerre que lui seul pouvait écrire; c'est Psichari, tué à Rossignol, exemplaire vivant du réveil de notre génération, victorieuse de ses pères incrédules; c'est Lafon, Clermont, du Roure, Augustin Cochin... Et dans quel état, la guerre, se prolongeant, allait-elle laisser l'Europe et la France, épuisées par une trop longue lutte, battues par la barbarie déferlant de l'est?

La paix revint, beaucoup de noms aimés reparurent. De jeunes écrivains s'affirmèrent, dont l'œuvre s'abreuvait à la source découverte par leurs devanciers. La génération qui montait n'était pas indigne de son aînée. Active, riche de talents, entreprenante, audacieuse, combattive, elle s'imposa par le nombre et par la valeur; elle ne tarda pas à prendre dans les lettres contemporaines, une place qu'il n'est pas téméraire d'estimer la première.

Depuis le jour où Ghéon écrivit son *Homme né de la guerre* jusqu'à la récente *Lettre* de Cocteau à Jacques Maritain, combien d'écrivains sont revenus dans le giron catholique; combien d'hagiographies laïques depuis le *Saint-Augustin* de Louis Bertrand jusqu'aux *Grands Saints* de la Librairie de France; de l'*Immolé* de Baumann à la *Chercheuse d'Amour* d'Artus, combien de romans catholiques; sur le plan de la philosophie et de la critique, quelles équipes à opposer à celles, conquérantes, des *Lettres*, de la *Nouvelle Journée*, du *Roseau d'Or*. Imagine-t-on possibles, en 1900, des collections comme celles de la *Vie chrétienne* de Grasset — honneur à vous, Brillant — d'*Ars et Fides* de Bloud, de la *Nef* de Spes.

Autant il y a vingt ans, un écrivain catholique était chose exceptionnelle, paradoxale, autant, aujourd'hui, les nôtres sont partout. Il y avait sans doute plus de courage à l'être dans le silence et dans l'hostilité — et c'est pourquoi notre reconnaissance va à ces précurseurs dans l'âge ingrat — mais, et toute réserve faite sur la part de snobisme qui a pu se glisser, il n'y a pas moins de grandeur à proclamer les réalités de l'ordre surnaturel dans un monde autrement paganismé et dont les mœurs paraissent s'abaisser à mesure que les bons esprits s'élèvent et réagissent.

C'est la victoire sur le front et la poursuite de l'ennemi qui recule et se débande, l'occupation de quelques-unes de ses places, étape, nous l'espérons, vers l'invasion et la conquête.

\* \* \*

L'heure n'est encore ni aux inventaires, ni aux palmarès. On y risque trop d'être injuste par omission et par défaut de recul. Un ouvrage cependant comme celui de M. l'abbé Calvet est précieux, car, outre sa propre valeur critique, il facilite l'orientation et constitue déjà une première sélection.

Sans doute pourrait-on, sans trop présumer, essayer de déterminer les courants. Car, si à l'origine de la Renaissance, on saluait, sans les classer, les œuvres qui paraissaient, la production est

maintenant assez abondante et de tendances assez accusées pour permettre d'y discerner, dans l'unité d'une même foi et des mêmes espérances, les fruits de cette sainte liberté d'enfants de Dieu.

Le catholicisme n'abandonne jamais, même au service de l'Eglise. Nous constatons-nous de constater qu'il n'existe, dans nos lettres catholiques, aucun vestige de cette littérature bondieusarde, à « me faire dans toutes les mains », qui croît en parasite de l'art et de la vie, littérature fade et caricaturale, qui choque à la fois le sens du beau et le besoin de vérité.

Dans son ensemble, elle n'a rien non plus de ces allures inquiétantes, de ces situations et de ces concepts équivoques qui, trop souvent, gâtent l'œuvre d'un Barbey d'Aureville, d'un Villiers de l'Isle-Adam ou d'un Peladan qui posa, un moment, à l'écrivain catholique. Satanisme, magie, occultisme, sadisme, oripeaux de mauvais goût que rejettent impitoyablement la pureté de notre doctrine et la délicatesse de la conscience chrétienne.

Au contraire, on est frappé du son pleinement catholique que rend notre littérature. Foin du déisme romantique ou de ce christianisme flou, sans croyances que tant d'écrivains professaient au cours du dernier siècle et qu'on proposa plus explicitement, aux environs des années 90, comme la source idéale du perfectionnement moral.

Pour les écrivains catholiques d'aujourd'hui, Dieu est non seulement créateur, mais Père, et son Fils, la deuxième personne de la Trinité, s'est incarné pour le salut des hommes, tous pécheurs en Adam, coupable de la faute originelle; le péché est une réalité qui suppose, pour être vaincue, la grâce; l'Eglise, qui est le corps du Christ, les sacrements qu'elle nous dispense et qui sont nécessaires à notre sanctification; l'homme est un être qui souffre et qui lutte, mais un être qui prie, qui baigne dans le surnaturel (temple du Saint-Esprit) et dont l'âme est âprement disputée entre Dieu et Satan.

L'écrivain catholique du XX<sup>e</sup> siècle n'a dans sa vie, ni dans sa pensée, de cloison qui sépare le croyant de l'écrivain. L'univers, il le voit des yeux de la foi; les événements et les hommes, il les saisit du point de vue de la foi; il apporte à tout comprendre et à tout rendre, une âme vivante de la foi. Aussi, son œuvre n'est-elle pas tissée seulement de ce catholicisme implicite qu'on retrouve chez un Racine, par exemple, mais frémissante de cette vie chrétienne qui fait de Pascal son ancêtre et son maître. Il a osé poser dans le roman des cas qui tiennent leur intensité dramatique des problèmes théologiques qu'ils soulèvent; il a osé confier au vers le poème qu'est la vie intérieure avec ses combats, ses espérances, ses correspondances ineffables. C'est le catholicisme avec toute sa beauté — Chateaubriand l'avait tenté — mais avec tous ses droits et toutes ses exigences, toute sa souveraineté, réintroduit dans la littérature.

Je ne veux pas dire que chaque œuvre, ni chaque écrivain réalisent cette plénitude de sens et d'esprit chrétiens; ce serait trop beau. Mais c'est le caractère général et si prononcé, qu'il est impossible de n'en être point frappé.

Il s'en faut cependant qu'il se traduise par l'uniformité et qu'il se crée, déjà, un poncif catholique, comme nous eûmes le poncif symboliste, parnassien, naturaliste ou romantique.

Il y a plusieurs demeures dans la maison du père et chacun a conservé, ou plutôt, a librement développé sa personnalité et les apports de ses propres acquisitions et de ses propres expériences; rien ne ressemble moins à Péguy que le Cardonnel — à un roman de Baumann qu'un roman de Mauriac — à la critique d'Archambault que celle de Johannet — à l'esthétique de Massis que celle de Bernoville. Je n'oppose pas, je situe.

Mais il y a des différences plus profondes, fondamentales, qui gisent au principe même, non de l'adhésion à la foi — du moins, on peut le croire — mais de la méthode dont on use pour présenter, au siècle, le catholicisme et l'y faire rayonner.

Il en est qui, non moins désireux de pénétrer jusqu'au cœur même du catholicisme qu'ils professent et qu'ils vivent, entendent le saisir surtout par les puissances de l'intelligence: c'est la corruption de l'intelligence qui a détaché notre époque de la foi des ancêtres; c'est la rectification de ses méthodes et le rétablissement de ses droits et privilèges, que requiert avant tout un sain et efficace apostolat.

D'autres, plus proches de Pascal que de saint Thomas, sont aux écoutes de leur époque; la connaissant mieux, ils sont plus aptes à établir quelles fécondes correspondances existent entre leurs aspirations — les aspirations immortelles de l'homme qui, venu de

Dieu, veut retourner à Dieu — et les dons du catholicisme qui est aussi vie, s'il est vérité.

Il y a la voie de Maritain et il y a la voie de Bremond.

Celui-ci, dont la souple intelligence soulève, comme en se jouant, des problèmes que l'on croyait résolus et évoque des jugements tenus pour définitifs, a rendu aux jeunes écrivains catholiques — et aux autres — un service à nul autre pareil et dont le retentissement est encore imprévisible, en écrivant son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*. Il a montré par les textes — et en a retracé le développement — qu'il est une autre tradition que la tradition humaniste, d'origine païenne, qui, après avoir étouffé l'esprit chrétien du moyen-âge (1), a fourni à la France la substance et les disciplines de sa vie intellectuelle. Cette tradition, le large, puissant et magnifique courant d'humanisme dévot et de mystique la constitue; elle manifeste un aspect authentique et personnel du génie français; on y retrouve les sources inconnues et méconnues, de la vie spirituelle de la France, voire de sa vie, tout court. Non, le catholicisme n'est pas seulement une position intellectuelle ou un principe d'ordre, il est une vie qui libère, dirige, enrichit, surnaturalise les puissances profondes de notre être, au-delà des limites de l'intelligence, au-delà des exigences de l'ordre social et politique. On a parlé, à propos de cette *Histoire*, du *Port-Royal* de Sainte-Beuve. L'œuvre de Bremond le mérite; elle a, au reste, plus d'horizon, le train en est plus alerte. Quant à moi, c'est plutôt du *Génie du Christianisme* que je voudrais la rapprocher; le voici, le vrai génie catholique, complet, avec toutes ses ressources, avec ses méthodes, avec son orthodoxie. Si Chateaubriand avait pu l'écrire, le romantisme n'eût pas été perpétuellement balancé entre le déisme de Lamartine et le panthéisme de Hugo; notre renaissance serait sans doute vieille d'un siècle.

Aussi accueillante, mais moins prenante peut-être, est la voie de Maritain. On n'est pas près d'estimer à son prix l'heureuse influence qu'a Maritain sur notre jeune littérature catholique. Il en est le philosophe; il pourrait en être l'esthéticien; il est le gardien de la doctrine et si quelque difficulté vient à surgir, on se tourne d'instinct vers lui dans l'attente de sa parole. Le charme de son style ne parvient pas toujours à atténuer la rigueur d'une pensée aux arêtes vives, impérieuse, exigeante. On sait avec quelle vigueur il s'est constitué le champion du primat de l'intelligence — la base de tout son système — et la défiance qu'il professe pour les « puissances appétitives ». Anti moderne en philosophie, en politique — par contre, on le voit accueillant pour les audaces littéraires, qu'il hospitalise dans son *Roseau d'Or* — c'est à purger son siècle de la « peste » de l'individualisme, de l'idéalisme, du rousseauisme qu'il emploie les ressources d'une argumentation lucide, impatiente, passionnée.

Cette dualité de doctrines pourrait être féconde, l'une corrigeant ce que l'autre aurait d'excessif ou d'exclusif; par ailleurs, elles répondent aux aspirations d'une génération, ici avide de définitions précises, nécessitées par l'anarchie des esprits et des systèmes du jour; là, en quête de sources authentiques de vie dont le défaut explique à la fois le dévergondage des sensibilités et le besoin d'un ordre nouveau.

L'expérience nous dira lequel de Bremond ou de Maritain aura le mieux servi l'Eglise et le siècle, celui dont la leçon et la doctrine, répondant le plus adéquatement aux nécessités actuelles, auront davantage contribué au règne de Dieu.

\* \* \*

Il s'en faut cependant que tout soit de cette qualité dans la littérature catholique d'aujourd'hui: il y a, ici, des positions fausses dont l'origine se trouve dans les motifs de l'adhésion; là, des déviations se sont produites sous l'influence d'agents extérieurs.

M. Ed. Schneider avait repéré et dénoncé les premières, quand il consignait dans les *Lettres* (déc. 1913) ses défiances, à cause des « préoccupations extra-religieuses » à l'origine de démarches déterminées par des « notions rudimentaires de l'ordre et de la discipline ».

(1) Toute la représentation du monde (sciences, art, politique et philosophie) que nous nous faisons depuis quatre siècles est parfaitement païenne. Dieu est d'un côté et le monde de l'autre, pas de lien entre les deux. Qui se douterait à lire Rabelais, Montaigne, Racine, Molière, Hugo, qu'un Dieu est mort pour nous sur la croix. C'est cela qui doit absolument cesser. CLAUDEL, cité par R. VALLÉRY-RADOT, in *Revue de la Jeunesse*, t. VII, 1913.

A coup sûr, la valeur sociale du christianisme, le principe d'équilibre et de stabilité qu'il représente et diffuse dans la société, sont certes des éléments dont l'apologiste ou l'âme sur le chemin de la croyance peut tenir compte. Mais ils demeurent insuffisants s'il s'agit d'informer une conscience et de nourrir une vie religieuse — surtout si, comme c'était le cas pour les néophytes venus de l'Action Française, l'ensemble du système dont ils se réclament exclut toute invite à chercher au delà.

Le danger n'était pas imaginaire; la crise actuelle en apporte une douloureuse confirmation. Il n'est pas non plus éliminé. Pour ce qui nous regarde, la croissance même de la jeune littérature catholique en sera affectée, soit dans son esprit, soit dans sa ligne, soit dans son ampleur, étant donnée la part qu'y prennent les amis de l'Action Française. La « primauté du politique », inquiétante à son origine, n'a pas épuisé sa capacité de nuire.

Il était aussi fatal que les outrances du snobisme se fissent jour. Deltail, Cocteau, Reverdy et vingt autres de moindre grandeur les ont étalées avec... candeur. Eternelle maladie de la mue, mue d'une époque ou d'un individu, caractérisée par la recherche de l'effet. Effet dans l'expression, effet dans la conception qui poursuit systématiquement le bizarre, l'inattendu, effet dans l'état d'âme comme si l'âme du catholique oscillait d'un primitivisme puéril à un sensualisme débondé.

\* \* \*

Nous vivons « en un siècle non mol, languissant, ni oisif », séparé brutalement des générations précédentes par la guerre qui a fait douter de la valeur de la civilisation, et travaillé par un incoercible besoin d'un ordre nouveau.

Pendant que les chefs responsables de l'Europe réparent l'antique maison, d'autres, frénétiques, s'emploient, dans le sang et les ruines, à instaurer la cité d'utopie — et l'Europe semble n'avoir de choix qu'entre un empirisme sans âme et le bolchevisme.

Deux passions, sorties des profondeurs même de l'être, possèdent notre époque : la passion de la personnalité, la passion de l'unité.

Quelle doctrine autant que la nôtre a les secrets de la vraie personnalité, de son origine et de sa destinée divines, de sa discipline et de son épanouissement? Quelle force plus que l'Eglise catholique travaille à l'« unité du monde » et à la constitution de la grande famille des peuples?

La jeune littérature catholique les a-t-elle toujours comprises, ces aspirations et, les comprenant, les a-t-elle servies avec assez de décision?

On peut se le demander.

N'est-elle pas trop inclinée à mettre l'accent sur l'ordre au détriment de la personne et dans la chaleur du combat contre l'individualisme n'a-t-on pas jeté quelque suspicion sur les légitimes revendications de la personnalité? Chose curieuse, le septième centenaire de saint François d'Assise — cette prodigieuse personnalité qui fit sauter les cadres de son époque et retrempa dans les eaux vives de l'Evangile la personne chrétienne — n'a provoqué chez nous aucune œuvre qui ait chance de survivre aux circonstances qui l'ont fait naître. Serions-nous incapables de comprendre le Poverello ? Il ne faudrait pas que la littérature catholique fut entravée dans son action par une défiance inquiète de l'individu. Qu'elle sache, au contraire, discerner et servir audacieusement l'âme de vérité qui réside dans cette volonté d'un monde qui, après avoir conquis la liberté politique, la liberté intellectuelle, la liberté économique croit pouvoir s'employer à multiplier dans son sein, les « hommes ».

Les peuples ont beau être tout pantelants encore de la lutte gigantesque qui les a mis aux prises, ils ont beau couvrir leurs méfiances derrière leurs frontières hérissées, jamais un tel désir, un tel besoin de rapprochement et de paix ne s'est imposé à eux. Le monde rapetissé par la guerre, la rapidité des communications et des échanges, le commerce, la solidarité des civilisations menacées, prend conscience de son unité — mais il ne sait comment la réaliser dans le concret.

A la jeune littérature catholique de l'y aider en préparant les voies de l'action. D'autres la devançant qui n'ont pas comme elle une doctrine, éprouvée par la critique et par le temps. Il n'est pas encore trop tard pour prendre la tête du mouvement en illustrant

(1) Je vous demande pardon, Ghéon, mais votre *Vie profonde* n'a pas éveillé en nous ces longues et riches résonnances, comme l'avait fait Sabatier, hélas ! un protestant.

un enseignement qui répond à la fois aux exigences et aux fins apparemment contradictoires de la patrie et de l'humanité. Quel lustre en rejaillirait sur la France dont la pensée, pour la troisième ou la quatrième fois, serait pour l'Europe et le monde une lumière et un instrument de progrès.

Mais ce cadre est trop étroit, et la vocation de la littérature catholique est plus belle encore.

Je ne sais si, trop près des événements, nous saisissons bien toute l'ampleur et toute la grandeur de l'action que l'Eglise développe, en ce siècle qu'elle pressent en puissance d'un ordre nouveau.

Reviviscence de l'esprit de prière par la communion fréquente et l'influence de la liturgie remise en honneur — mouvement pour l'union des Eglises — apostolat missionnaire encouragé, développé, mieux adapté à sa tâche, et création de hiérarchies indigènes — action catholique qui, par les laïcs, doit faire passer l'esprit catholique dans les différents organes d'une nation — collaboration effective au rapprochement des peuples. A bien la considérer, cette action qui prend la société et l'homme tout entiers ne se propose rien de moins — l'Eglise n'a jamais démissionné, mais la volonté est ici systématisée — que la rechristianisation de l'Europe et la christianisation du monde.

La jeune littérature catholique y peut tenir sa place, une large et belle place, par sa fidélité à réaliser la pensée de l'Eglise. On ne lui demande pas de se faire, dès demain, apologétique, apostolique ou édifiante — mais simplement d'être avec éclat catholique et, avec courage, conquérante.

Le miracle grec ou le miracle romain, c'est beau.

Mais le miracle catholique est plus beau encore, puisque c'est le corps du Christ à édifier en nous et dans le monde.

Elie BAUSSART.

## La Rénovation du Cantique

### Est-elle désirable et possible ?

Le cantique en langue vulgaire est un peu un intrus dans l'Eglise. Il s'y est d'abord tenu modestement sous l'orgue, comme un pauvre, mais il eut vite fait de s'installer à la tribune avec la chorale des Enfants de Marie. Et depuis il a envahi les messes basses, mordu dans les Saluts et s'est infiltré jusque dans les grand-messes, au grand dam de la liturgie.

Il ne s'agit pas de l'expulser, ni de se montrer à cet égard plus catholique que l'Eglise qui nous permet ainsi de parler *du Bon Dieu de chez nous en notre patois* pour nous reposer un peu de sa langue universelle et royale. Certains intransigeants le considèrent comme une sorte de schismatique sinon d'hérétique et ne parlent rien moins que de le rejeter à la rue dont il avait d'abord respiré l'air et même... les airs. *Les directeurs d'œuvres et les missionnaires* se font au contraire les avocats ardents de leurs cantiques.

Ils en prônent la facilité. Le genre en est certainement bénin, car ils se multiplient sans effort ni pour le compositeur ni pour les chanteurs. Il y a bien peu d'ecclésiastiques qui ne soient *poète à ses heures* et à qui on n'ait demandé un cantique de circonstance. Un nombre édifiant de religieuses a consacré le temps libre à rapprocher amour et jour, or et trésor, fleur et cœur, pour les saupoudrer d'une mélodie en sucre. Nous sommes ainsi dotés du *Cantique chantant* et du *Cantique touchant*.

*Le Cantique chantant* se déchaîne dans les missions, pèlerinages, congrès. Son inspiration est uniformément héroïque. Il n'y est question que de *vaincre ou mourir*. Les ennemis de la Foi y sont bombardés à coups de métaphores non moins usagées que venge-

resses. Les revendications catholiques s'y éplorent en hyperboles triomphales. On y convoque les multitudes à d'hypothétiques croisades. Les voix éclatent et parfois même s'égosillent sur *Debout et En Avant!* et la fièvre du martyre semble se communiquer ainsi aux paysans de la Beauce et du Berry! Peut-être les chefs de pareils orchestres doivent-ils à ces manifestations de sonorité, l'illusion si engageante et si dangereuse d'être redevenus des chefs de peuple!

En France, il y a ainsi une littérature et une musique poncive où les catholiques aiment à se réfugier de leurs défaites. On croit avancer en marquant le pas et battre l'ennemi en battant la mesure.

Si encore ces chants de victoire accrochaient à quelque chose de connu et de concret pour nos braves gens! Mais non! les termes en sont abstraits et emphatiques, aussi étrangers au vocabulaire commun qu'aux préoccupations ordinaires. Quel état d'âme voulez-vous que créent chez un bouvier, à plus forte raison chez un gamin de douze ans, des apostrophes comme celles-ci :

*Vive Jésus! Je crois, je suis chrétien.  
Censeurs! je vous méprise.  
Lancez vos traits, je ne crains rien  
Mon bras vainqueur les brise (!!!)*

Je sais bien que ces tropes vénérables et terribles doivent être beuglés avec accompagnement de bugle. Mais ce n'est pas une circonstance atténuante. Et l'on ne pénètre pas une âme, en vociférant.

Il y a même lieu de craindre que si le peuple se rendait compte de ce qu'on lui fait chanter, il se demanderait si c'est une gageure ou une galéjade.

Songez que l'invité à la pénitence et l'acte de contrition se précipitent ou se trémoussent sur des avis de pas redoublés, de mazurtes et de valse. Encore faut-il bénir une bienfaisante candeur qui ne traduit pas sur un bastringue de Fox-trott ou de Charleston, la *Préparation à la Mort*.

La raison (si l'on peut dire) de ces aberrations, c'est évidemment une absence de goût congénitale et amoureulement cultivée. Les raisons invoquées sont pires encore. « Ce genre de chant est populaire, il attire les masses à l'église ». Une buvette bien aménagée les y attirerait davantage. Et pourquoi au surplus une certaine évangélisation ne requerrait-elle pas le talent des Fratellini? « Il est vrai, continuent les apôtres bien intentionnés du bruit pieux, que nos cantiques n'ont pas une grande importance, nos gens ne font pas attention à leur contenu, mais cela les distrait et les empêche de s'ennuyer à l'office ». Cette forte considération me fut exprimée textuellement par un organisateur de messes ouvrières. Alors, pensai-je, le communisme n'a qu'à bien se tenir... On a enfin trouvé le moyen de faire avaler une messe rapide et gaie à la multitude. Autrefois, nous nous accusions de distractions dans nos prières. A présent, il s'agit de faire de la Prière une distraction!

Je sais bien que d'autres invoquent les réminiscences de cantiques qui, à de certaines heures, sourdent des profondeurs de l'âme et la viennent rajeunir. « Ne modifions pas la tradition pour que les pères se retrouvent dans le mirliton de leur fils » — comme si une tradition déplorable avait des droits à la pérennité! Comme s'il n'était pas possible et désirable de lui substituer des habitudes moins laides. Du reste, très souvent ces mélodies triviales au lieu de rappeler un verbe bienfaisant appellent des paroles égrillardes ou grossières. A la caserne notamment les troupiers n'hésitent pas à véhiculer ainsi leurs insanes refrains. Eh! bien! il y a telle mélodie haute et pure à laquelle ils n'oseraient attenter d'ailleurs ou qui ne s'y prêterait pas.

Le cantique chantant est décidément *trop chantant!*

\* \* \*

Quant au cantique *touchant*, il est sussuré aux messes de communion et au mois de Marie. Toutes les guimauves et tous les jujubes d'un *mysticisme jade* s'y combinent délicieusement! On y aperçoit à travers la vigne très vierge d'une poésie inféconde, le très doux Maître, habillé de blanc lunaire, avec de longs cheveux d'or bien frisés, appelant ses tourterelles par des bêlements d'amour. *Les traits, les feux, les flammes, les ardents foyers, les immenses brasiers* y surabondent avec imprévu! L'impatience du Ciel y est bramée par des filles solides aux mains rouges qui demandent à mourir en éclatant de santé!

*Ah, laissez-moi monter au Ciel!*

Rien ne les en empêche que leurs robustes vingt ans et le désir d'y accéder le plus tard possible.

Cela du moins n'est qu'une gasconnade relativement inoffensive. Il y a pire : c'est le tarahiscotage sentimental tout juste convenable.

*Mon cœur est inconstant. Hâte-toi de le prendre  
Ce soir ce cœur pourrait ne plus être le mien  
Il me faudrait pleurer pour me le faire rendre.  
Ah! cache-le bien vite et mets-le dans le tien!??*

Ce n'est pas un sonnet d'Oronte, c'est un cantique à la Vierge Marie qui se chante souvent et que j'entendis pleurer au crépuscule au bord d'une rivière par des Elvires de l'Archiconfrérie.

\* \* \*

Il y a donc sur ce terrain du chant populaire une grande lacune à combler, un grand effort à tenter. Les *Cahiers Catholiques* dans ces admirables *Journées d'Art religieux* qui chaque année coopèrent si puissamment à la rénovation et à la diffusion de l'Art religieux, s'en sont préoccupés.

La question du cantique populaire y a été constamment soulevée et en partie résolue en dépit de ceux qui proclament son inexistence ou son peu d'intérêt. Des polémiques courtoises ont mis en présence ceux qui trouvent admirables parce que vénérables les cantiques usuels et ceux qui considèrent comme réformables les recueils usagés. Toujours la question des Anciens et des Modernes! Il le semble du moins, car c'est au nom d'une relative antiquité que non seulement d'octogénaires chanoines mais des hommes de lettres plutôt jeunes opposent aux innovations une défiance quinteuse ou un mépris serein. Je m'étonne même que la Politique ne s'en soit pas mêlée. Du reste les innovateurs ont tout de suite été qualifiés de révolutionnaires, ce qui est pour certains un argument sans réplique. Ils l'étaient si peu que parmi les anciens cantiques ils n'en voulaient éliminer qu'un petit nombre, ceux qui sont par trop *chahuteurs* ou *poisseux*. Leur préoccupation n'était pas précisément de bouleverser pour bouleverser, mais d'infuser un peu d'âme et un peu d'art à ce chant populaire qui, mal compris, *scandalise* et *déforme*. Il ne faut pas que les adversaires ou les étrangers puissent dire : « Voilà les rengaines qu'on fait chanter à des hommes inconscients et à des femmes niaises ». Il ne faut pas que l'on chante même entre soi, rien de ce qui sent la rengaine parce que la sensibilité et l'intelligence chrétiennes y perdraient leur distinction, leur délicatesse et jusqu'à leur droiture.

C'est dans cet esprit que vivement encouragés et paternellement bénis par le cardinal-archevêque de Paris, les *Cahiers Catholiques* ont pour leur part essayé de réaliser la réforme qu'ils préconisaient. D'autres ont travaillé dans le même sens et fort bien. Mais l'originalité de notre tentative c'est d'abord son *mélange d'éclectisme et de nouveauté*. Notre recueil contient tous les cantiques tolérables que l'on chante habituellement et non pas une quantité inutilisable de *rossignols* muets comme certains manuels qui coûtent cher et

pésent lourd. Si je ne me trompe, notre tentative se distingue encore des essais analogues, en ce qu'elle s'est préoccupée de la poésie même des nouveaux cantiques et qu'elle a groupé un certain nombre de poètes connus et actuels : Robert Valéry-Radot, E. Montier, Ch. Lemercier, J. Debout, Marie Noël, Jeanne Termier-Boussac, Geneviève Dutramet, Alice Rolland. Beaucoup d'excellents recueils publiés par des musiciens ont été composés en dehors de ce souci poétique. La valeur des paroles ne semble pas, autant que celle des mélodies, avoir inquiété leurs auteurs.

Ces dernières n'ont pas été non plus négligées par nous. Des noms comme Marc de Rance, P. Berthier, M. Cadier sont rassurants. Ils ont été groupés par un artiste exquis mais déplorablement modeste : HENRI ELIE, sous-directeur de l'Institut grégorien. José Vincent a dit dans la *Croix* que certaines mélodies de notre recueil avaient été pour lui la révélation bien rare d'une âme où la profondeur de l'accent s'alimente à une piété si simple et si tendre qu'elle est enfantine. Pas puérile certes. Il y a entre cette musique humble et pourtant savante et les ritournelles que nous connaissons trop tout l'abîme qui existe entre la pureté et la naïveté. On verra si je me trompe quand on aura chanté N. -D. du Travail :

*Si Dieu m'a fait naître  
Sous un toit champêtre  
Chez les indigents ;  
Tant mieux ! car sur terre  
Le Christ et sa mère  
Étaient d'humbles gens.*

Ce rythme bref, cette poésie nue, ce style sans épithètes, ce ton familier se retrouvent dans la musique ou plutôt doivent à la musique leur puissance d'expression et de pénétration. Il en est de même dans *Refuge des Pécheurs* :

*Comme la Samaritaine,  
J'ai fait d'inutiles pas  
Pour aller, à la fontaine,  
Qui ne désaltère pas.  
Rappelez au Juge  
Qu'il est mon Sauveur !  
O refuge  
Des pécheurs.*

L'air va tout droit pour s'infléchir à la fin du couplet et se soulever comme une imploration — comme une vague de tout l'être suppliant et confiant — sur brusque rappel du refrain, et meurt mélancoliquement sur un ton de litanies que l'émotion prolonge.

En d'autres morceaux qui s'adressent plutôt aux foules comme les *Ouvriers à saint Joseph*, le cantique, grâce au musicien surtout, atteint la grandeur sans côtoyer l'emphase et peut devenir, au plus haut sens du mot, extrêmement populaire.

Mais il faudrait trop citer et les commentaires que je pourrais faire de ces mélodies ne seraient hélas ! que de la pauvre littérature. Il me resterait pourtant la possibilité de transcrire de très beaux vers comme ceux de M<sup>me</sup> Termier-Boussac.

*Quand vous travailliez dans votre maison,  
Déjà vous sentiez ces tortures prêtes,  
Et vous regardiez, fille des prophètes  
La Croix lumineuse emplir l'horizon.*

et ceci qui est si plein :

*Priez pour le peuple assemblé,  
Afin que l'humble grain de blé*

*De la parole dite en chaire  
Produise des fruits en chacun,  
Et que nul ne s'en aille à jeun,  
Parmi le vent et la poussière (1).*

Ne voilà-t-il pas toute la poésie substantielle, sobre, originale et pourtant accessible que l'on peut souhaiter au chant religieux en langue vulgaire, surtout quand elle est épousée par une musique également douée et scrupuleusement fidèle.

Certes, je suis loin de penser que notre initiative est parfaite. Il reste à la compléter et à la développer. D'autres poètes, d'autres musiciens apporteront leur génie là où nos amis et nous ont essayé de mettre du talent parfois, de l'honnêteté toujours. Nous avons eu peut-être le mérite de les y convier en les y précédant. Le cantique décrié — à force d'être criant et criard — n'inspirait plus de poète depuis Racine et la plupart des musiciens n'en avaient cure. Je sais bien qu'on coupait des morceaux de Mehul, de Rossini, de Verdi... d'Auber, de Monpon ! pour les plaques sur des paroles pâles et résignées. Mais ces extorsions et contorsions n'étaient pas plus de l'art religieux que la gibbosité n'est de l'esthétique.

La voie est enfin ouverte par de pauvres gardes-barrières. Qu'on s'y engage et qu'on les oublie. Ils n'en demandent pas plus, du moment que le Nom du Père sera sanctifié !

Jacques DEBOUT.

## La Voie d'Amour<sup>(2)</sup>

Je regrettais plus haut que saint Ignace n'eût pas poussé jusqu'à la vie mystique. Qu'on me comprenne bien. C'est là moins une critique qu'une démarcation de domaine : chaque auteur est libre de s'en tenir à la matière qu'il s'est fixée, on ne reprochera point à sainte Thérèse de ne point trouver dans son *Château intérieur* un traité des vertus. Or saint Ignace n'a pas prétendu faire un traité complet de vie spirituelle. Comme le remarque L. de Grandmaison, « les *Exercices spirituels* visent avant tout un cas concret, nettement déterminé ; leur but est de mettre un homme, encore libre de disposer de sa vie... en état de discerner clairement et de suivre l'appel de Dieu (3) ». Tout s'y concentre autour de l'élection d'un état de vie, et leur dessein n'est nullement d'initier l'exercitant aux voies mystiques.

Après les *Exercices*, il conviendra donc d'aborder quelque autre ouvrage qui aide l'âme à passer à l'étage supérieur. Et si au lieu de deux ouvrages différents on peut trouver le tout en un seul, il faut convenir que ce n'en sera que mieux : d'abord à cause de la plus grande unité qu'il y aura entre les deux parties, et ensuite pour éviter que le lecteur, croyant avoir tout découvert dans un livre, n'en vienne à ignorer le reste, comme il est arrivé à propos des *Exercices spirituels*. On peut d'ailleurs très bien parvenir à ce résultat en prenant pour base les *Exercices* eux-mêmes tels que saint Ignace les a écrits : en profitant de la grande latitude que laissent les contemplations sur la vie du Christ et en donnant à celle de l'amour de Dieu tous les développements qu'elle comporte, on en ferait un cours de vie spirituelle, ascétique et mystique, qui ne

(1) *Recueil de Cantiques*, sous la direction de JACQUES DEBOUT et HENRI ELIE. Préface du Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris. — Bloud et Gay, éditeurs, 3, rue Garancière.

(2) Voir la *Revue catholique* du 2 décembre 1927.

(3) *Recherches de science religieuse*, septembre-décembre 1920, p. 400.

laisserait rien à désirer. Le P. Séverin, au fond, n'a pas fait autre chose, encore qu'il l'ait fait d'une façon fort libre et dans une note toute franciscaine, et le résultat est que ses *Exercices sacrés* nous donnent une synthèse spirituelle très complète. Ils prennent l'âme au plus bas échelon et l'entraînent jusqu'aux plus hauts degrés de l'union mystique : tout ensemble Manrèse et l'Alverne. Et quand je dis tout ensemble, j'entends non seulement celui-ci après celui-là, mais encore les deux simultanément. Le P. Rubéric est mystique d'un bout, l'autre de son livre. Dès la voie purgative, dès l'exercice de l'abnégation qu'il veut entière et profonde comme savent la vouloir les fils du *poverello*, on sent en lui « l'attente du don mystique », but et couronnement de toute l'œuvre spirituelle ; bien plus, on sent déjà ce don présent, et si l'auteur nous mortifie « pour l'amour », il le fait déjà « par amour ». Il veut qu'aux débutants eux-mêmes on fasse faire les méditations de la vie unitive, « pour les inviter à y tendre, pour les amorcer, les attirer en leur faisant admirer les grâces que reçoivent les âmes en cet état et les saintes familiarités qu'elles ont avec Dieu ». De plus il remarque fort judicieusement que Dieu donne par intervalles cette union à l'âme bien avant qu'elle n'arrive à l'état d'union, et qu'il faut donc qu'elle en ait quelque notion pour s'y bien comporter. C'est la même pensée qu'on retrouve chez le P. Joseph : Il ne faut pas attendre, dit-il, qu'on ait passé par les vies purgative et illuminative pour exercer la vie mystique, « car ce serait contre le premier principe qui veut que, sans tarder, Dieu soit aimé de toutes nos forces... Mais on doit dire qu'il faut exercer ces trois vies, non l'une après l'autre, mais l'une plus que l'autre, selon la classe de ceux qui les pratiquent. » Que nous voilà loin de Scaramelli (je prends à dessein un auteur outrancier) et de sa phobie de la mystique ! Que nous voilà loin de tant d'auteurs qui voient entre la voie ascétique et la voie mystique un abîme dont il ne faut pas s'approcher sans circonspection et sans signes certains de vocation ! Les franciscains ne s'embarassent point de tant de subtilités ; ils y vont plus rondement : Renoncez-vous et aimez, nous disent-ils, tout est là. Et le P. Séverin a soin de mettre en lettres d'or au frontispice de son livre ces deux mots : *Abnégation et amour*. Tout son souci est de nous faire croire sans cesse et simultanément dans ces deux vertus toujours corrélatives ; et ce faisant il nous amène à faire de la mystique sans le savoir. On pourrait lui appliquer à la lettre — comme à la plupart des franciscains — ce qu'Henri Bremond dit de saint François de Sales (1) (on n'a pas assez remarqué l'étroite parenté qui lie le Docteur de l'Amour de Dieu à l'école séraphique) : « Où s'arrête la partie proprement ascétique, où commence le mysticisme proprement dit, avec lui, on ne sait jamais. Ces éléments, ailleurs si tranchés, semblent être confondus et se confondent en effet chez François de Sales. Son livre a toutes les séductions des ouvrages contemplatifs il n'en présente pas les dangers ». C'est un signe qu'il est dans la vérité. Au fond tout cela est bien simple, et c'est toujours la même chose : abnégation et amour et toujours les deux ensemble. L'abnégation produit l'amour, et réciproquement ; et l'amour opère l'union ; et la vie mystique n'est que cette union d'amour parvenue à un certain degré dans une âme suffisamment purifiée. Quand commence-t-elle ? Eh, qu'importe ? Renoncez-vous et aimez, et laissez faire la grâce, et vous y arriverez à coup sûr. Comme cela est humain, vrai et logique, comme cela met à l'abri de la rêverie, du trouble, de l'illusion, comme cela simplifie la vie spirituelle, et l'unifie tout entière autour de l'axe séraphique : l'amour, à la fois actif et affectif !

L'amour commande tout dans les *Exercices* du P. Séverin, il est, si je puis ainsi dire, la clé de son système. « Cette voie d'amour, écrit-il, (qui est celle de ces *Exercices*) est la plus excellente de toutes... L'amour de Dieu (qui opère mortification, abnégation et

pratique des vertus) est la voie la plus courte, la plus facile, la plus efficace et la plus forte pour pousser une âme vers la perfection », puisqu'aussi bien l'amour est toute la loi, et que « la définition brève de la vertu — il fait sien le mot de saint Augustin — c'est qu'elle est l'ordre de l'amour ». « C'est pourquoi dès l'entrée en cette divine course de la vie spirituelle, il faut choisir l'amour de Dieu pour maître et pédagogue. » Et « il ne faut point craindre que la douceur de cet amour amollisse l'âme, en sorte qu'accoutumée à sa suavité, elle ne veuille point goûter les aigreurs de la mortification ; bien au contraire, si cet amour est véritable et non imaginaire, il la poussera incessamment à mourir à elle-même pour se rendre en tout semblable à son Bien-Aimé et s'approcher de Lui. » Voilà une ascèse qui ressemble déjà fort à de la mystique, et qui certes allège singulièrement le poids de l'inévitable croix. L'auteur eût pu tout aussi bien s'approprier cette autre parole de l'évêque d'Hippone : « Craignez Dieu pour ne point reculer ; pour avancer, aimez-Le. » Il nous incite certes à la crainte, et ne se fait pas faute de nous représenter, en traits fort vifs, nos fins dernières, mais il n'oublie jamais que si la crainte est le frein, le moteur c'est l'amour.

Comme l'amour a « informé » et vivifié le renoncement dans son disciple, ainsi est-il encore à la base de tout son travail pour la conquête des vertus. Celle-ci se ramène tout entière à l'imitation de Jésus-Christ, exemplaire et principe de toutes nos vertus. Aussi ne croîtront-elles qu'avec l'amour du Christ, et ne seront-elles parfaites que dans le parfait amour. Cette méthode concrète, vivante et cordiale d'ascétisme, la place centrale qu'y occupe la Personne du Sauveur, tout cela encore est très franciscain, comme aussi la très belle christologie qui se trouve développée dans cette seconde partie, et qui est déjà toute une dogmatique de la Royauté du Christ.

Et voici que quand, après tout cela, on débouche dans les régions hautes de l'union mystique, on n'a aucun étonnement ; si l'on en avait, ce serait de n'avoir pas été étonné, de n'avoir pas rencontré d'abîme, rien d'effrayant, rien d'extraordinaire, mais d'y être arrivé par une pente insensible. On y parvient seulement et déjà on a l'impression de bien connaître ces bienheureux séjours et d'en être familier. Et c'est vrai, car voici tout simplement ce qui s'est passé : l'âme, dès le début, suivant le sage conseil du bon Père et avec son aide, s'est mise sous l'action du Saint-Esprit ; elle a agi, mais elle s'est aussi laissée travailler par Lui. Elle s'est accoutumée à recevoir cette action mystérieuse de l'Esprit d'amour. Peu à peu, à mesure que l'âme s'épurait, son activité propre s'est effacée devant l'afflux montant de la grâce, jusqu'au moment où, soulevée sur l'aile divine, elle n'a plus eu qu'à fermer les yeux pour se laisser emporter. Sans doute, c'est alors la motion souveraine de Dieu, qui ravit l'âme à elle-même et l'élève à une vie surhumaine, mais depuis longtemps l'âme s'abissait l'action divine et se sentait des ailes, semblable en son apprentissage mystique à l'oïsson qui s'essaye à voler avant de prendre son essor.

\* \* \*

Cet essor paraît bien, ainsi présenté, l'activité normale de l'âme sanctifiée et le simple épanouissement de notre vie de grâce. Alors pourquoi le craindre, pourquoi ne pas y aspirer de tous nos désirs au contraire et y tendre de tous nos efforts ? Dieu nous y invite. Il nous y appelle tous — l'auteur le dit sans ambages —, puisqu'aussi bien c'est en elle que réside la sainteté : « Quoique les âmes qui commencent et progressent ne doivent pas vouloir immédiatement s'élever à cet état de vie unitive, toutes celles néanmoins qui font profession de la foi et de la religion chrétienne doivent y aspirer et espérer d'y parvenir enfin. Car c'est en cette délicieuse union que consiste l'accomplissement de la sainte charité, et c'est en la charité que consiste toute la perfection chrétienne. Tous doivent tendre à cette perfection, et à la parfaite disposition de charité à laquelle Dieu nous élève en cet état de vie unitive. »

(1) Histoire..., t. I, ch. VII, p. 581.

Quelle rayonnante, quelle optimiste et encourageante doctrine! Ainsi donc « c'est en cette *délicieuse* union que consiste l'accomplissement de la sainte charité »! On n'y arrive que par les amertumes du renoncement, c'est entendu (et encore tellement adoucies elles-mêmes et neutralisées par l'amour!); mais enfin le terme, même terrestre, est un lieu de délices, et finalement le devoir et la joie, la sainteté et le bonheur se confondent. *A priori* ne devait-il pas en être ainsi d'ailleurs? Puisque Dieu a créé l'homme pour ces deux fins-là, la perfection de la charité et celle de la joie, il fallait bien qu'au fond elles n'en fissent qu'une seule. Ah! que je voudrais voir prendre un large bain dans ces eaux franciscaines aux tenants de ce semi-jansénisme encore plus répandu qu'on ne le pense — et parmi les meilleurs —, qui ne veut voir la perfection *que* dans la croix et flaire un péché dans toute joie! Sans doute il ne faut pas aimer Dieu *pour* la douceur de L'aimer, mais que cet amour soit plein de délices, rien de plus normal, et que, plongé dans ces délices, on en soit bienheureux, rien de plus légitime ni de plus chrétien. Saint François, maître du renoncement, est aussi le maître de la joie parfaite, et tous les franciscains après lui rayonnent cette claire vertu; et le présent ouvrage est tout lumière et tout allégresse, parce qu'il est tout amour.

Je voudrais pouvoir donner des détails sur la vie et le caractère de son auteur; j'aurais voulu connaître moi-même cet homme qui eut l'âme si franciscaine. Mais en bon frère mineur, il a passé inaperçu, traversant l'histoire comme on marche en un cloître, sans faire de bruit, et il ne nous est guère connu — et si peu — que par ses ouvrages.

Le P. Séverin est un peu bavard, et parfois diffus; l'auteur du présent travail a cru lui rendre service en prenant envers lui certaine liberté: elle ne s'est pas bornée à corriger les archaïsmes, mais s'est permis à l'occasion, de supprimer ou d'ajouter des mots, de redresser des phrases, de faire des tailles aux endroits trop touffus ou, disons le mot, ennuyeux, de remanier certains passages, discrètement d'ailleurs, là où cela lui semblait opportun pour rendre le texte plus clair ou plus attrayant. Cette fois, on va crier au crime, à l'assassinat... je dois dire que je suis, sur ce point, parfaitement d'accord avec elle et que je l'avais moi-même engagée dans cette voie. J'ai à ce sujet une petite dispute (*disputatio*) avec Bremond. (Il voudra bien me pardonner cette indiscretion, qui présente pour moi un avantage littéraire). Il est navré de me voir traiter avec cette désinvolture de vénérables auteurs, et trouve tout à fait désagréable de n'avoir sous les yeux, au lieu du texte pur, qu'un arrangement sans notes (1). Je dirai tout de suite que j'en tombe d'accord, que je comprends parfaitement son point de vue (comprendre son adversaire devant, à mon avis, être le premier point de toute discussion), et que je lui jeterais la première pierre s'il s'était permis de remanier les citations de sa précieuse *Histoire littéraire*. Mais précisément c'est une question de point de vue — comme le sont les trois quarts des discussions —: il fait de l'histoire, lui, et de la littérature, qui sont choses excellentes. Mon dessein est tout autre: je ne suis, moi, qu'un bon franciscain qui désire faire du bien aux bonnes âmes. Alors mon objectif doit être de rendre mes rééditions aussi assimilables que possible à la masse des âmes pieuses et de leur épargner tout ce qui pourrait les rebuter. Je l'ai dit ailleurs (2), le but de la collection *Caritas* est l'édification, non pas l'érudition: entre les deux, je n'hésiterai jamais à sacrifier celle-ci quand ce sera nécessaire. Il va de soi d'ailleurs que chaque fois que les deux pourront aller de pair (ce sera souvent le cas, qu'on se rassure), nous n'aurons garde d'y manquer, et que pour

chaque ouvrage le lecteur sera averti de la valeur critique du texte qu'on lui présente. Je suis certain qu'à son tour Bremond comprendra cela, lui qui comprend tant de choses.

Je m'en voudrais d'ailleurs si, d'avoir signalé ces défauts du P. Séverin devait faire méconnaître les très belles qualités, même d'ordre littéraire, de son œuvre. Malgré ses longueurs et l'abus des redondances, il a un joli style XVII<sup>e</sup> siècle qui n'est pas sans saveur. Il trouve des formules d'une frappe excellente. A essayer de le corriger, on se rend bientôt compte qu'il dit très bien ce qu'il veut dire, ce qui est la première marque du style classique. Son souci d'entrelacer, tout au long de l'ouvrage, l'histoire de sainte Magdeleine à celle du progrès de l'âme, tout en donnant à celle-ci un vif relief, l'amène fatalement à des rapprochements superficiels. (C'est ainsi que pour la vie unitive il se voit obligé de confiner la méditation dans les mystères glorieux du Christ, ce qui ne s'impose nullement). Mais le fond reste certainement très juste, la doctrine très sûre, et la méthode parfaitement logique et efficace. Dans la troisième partie spécialement, c'est un maître qui parle, et sa lecture m'a donné un vif et singulier plaisir spirituel. Et puis c'est un livre pieux, l'auteur prie et aime avec nous, et il nous ferait grand bien quand ce ne serait que par le contact de son cœur. Il est si bon, si doux et si bienfaisant de rencontrer dans un livre un cœur qui aime le Christ de cet amour sésaphique qui est le meilleur de la tradition franciscaine, qui, candidement, épanche et chante cet amour, et dont les accents réveillent ceux qui étaient enfoncés au fond de nos pauvres cœurs arides, ces accents toujours vrais, mais que nous essayions en vain d'en extraire. Il nous fait retrouver notre cœur: je ne sais pas de plus bel éloge.

Sans doute cet ouvrage ne remplacera pas les *Exercices spirituels* — ils ne sont pas à remplacer d'ailleurs et ce n'est point le dessein de l'auteur: il leur a emprunté leur méthode pour travailler un autre terrain. S'il les dépasse par certains côtés, il n'en a, je l'ai dit, ni la vigueur ni la surprenante pénétration psychologique, et il est peut-être fâcheux pour lui que j'aie été amené à le comparer à aussi forte partie. Aussi bien, est-ce une comparaison? On ne compare pas le disciple au maître (et le P. Séverin, comme tant d'autres, est, par un côté, disciple de saint Ignace): on note ce qu'il a pris de son enseignement, et ce qu'il y a ajouté personnellement, surtout quand ce disciple se rattache d'autre part à une aussi riche tradition que celle de l'école sésaphique. C'est tout ce que j'ai voulu montrer: il me paraissait nécessaire, et d'ailleurs singulièrement intéressant de le faire à propos d'un auteur qui a si manifestement subi cette double influence; et la conclusion que je voudrais voir se dégager de cette dissertation, c'est qu'on gagne toujours à ne pas se confiner dans un étroit esprit d'école, à comprendre ce qu'il y a de bon chez les autres, à l'admettre sans parti pris pour l'insérer dans une synthèse plus riche, et à s'en servir avec joie pour la plus grande gloire de Dieu.

Martial LEBEUX. O. F. M.

## Conférences Cardinal Mercier

La prochaine séance aura lieu le mardi 13 décembre en la salle Patria (5 heures). M. René BENJAMIN y inaugurera sa série de conférences sur MOLIÈRE, dont voici le programme:

13 décembre: Molière I: 1666. — *Le misanthrope* (*L'angoisse du cœur*).

20 décembre: Molière II: 1670. — *Le bourgeois gentilhomme* (*L'heureux équilibre*).

27 décembre: Molière III: 1673. — *Le Malade imaginaire* (*La misère du corps*).

Abonnements spéciaux pour ces trois conférences: 50 francs. Cartes particulières: 20 francs. Location 30, rue du Treurenberg.

Ces conférences, ainsi que celle faite par le R. P. Lhande le 6 décembre sur *Le Christ dans la Banlieue*, paraîtront dans nos prochains numéros.

(1) Il était impossible d'indiquer toutes les variantes sans donner au livre l'aspect d'un ouvrage d'exégèse. Pour la gouverne du lecteur, les quelques notes qu'on trouvera au bas des pages sont de moi.

(2) Voir le prospectus de la collection et la notice qui se trouve dans les deux premiers volumes.

# Les idées et les faits

## BELGIQUE

### La question flamande

*Du discours prononcé par M<sup>e</sup> Paul Struye à la séance solennelle de rentrée du jeune barreau de Bruxelles, et consacré à Jean-François Vonck, avocat et conspirateur, nous détachons ce passage :*

La Belgique contemporaine souffre — à quoi bon le nier? — du mal le plus redoutable qu'elle ait jamais connu. Plus grave, infiniment, que la grande guerre qu'elle vient de traverser et qui ne pouvait que la meurtrir dans son corps, il menace de la tuer dans son âme.

Ce mal, nous l'apercevons tous, mais nous n'en discernons pas tous l'angoissante gravité : c'est la passion linguistique.

Au contraire, dans la Belgique de Vonck et de Vander Noot, si divisée par ailleurs, la question des langues ne joue aucun rôle. Gantois, Brabançons, Namurois, Hennuyers, sont fraternellement unis. Les archives de l'époque sont une mosaïque franco-flamande. On se sert indifféremment de l'une ou l'autre de nos langues nationales. Elles coexistent paisiblement et sans heurts.

Les chefs de la Révolution les emploient tour à tour. On voit Verlooy — qui passe pour être le père du flémantisme (1) — commencer une lettre à Vonck en flamand, puis, en tournant la page, la continuer en français, le plus naturellement du monde.

Nous trouvons là une preuve décisive de l'erreur où versent ceux pour qui la pénétration du français en pays flamand est un résultat « artificiel » des lois d'après 1830.

Mais aussi, quelle source d'enseignements!

Vonck, fils de campagnards, dont l'enfance n'entendit jamais que les rudes accents du parler thiois, disserte et écrit couramment en français et en flamand, après avoir suivi des cours universitaires latins.

Aujourd'hui, des onze cents avocats inscrits au Barreau de Bruxelles, les huit dixièmes peut-être ne peuvent s'exprimer dans la langue de la moitié du pays.

Cette opposition a quelque chose de pénible — et d'humiliant pour nous.

Serions-nous incapable de l'effort personnel réalisé par les terriens d'il y a cent quarante ans?

Et pourtant, quelle valeur d'apaisement aurait un tel effort!

Si l'union de nos provinces wallonnes et flamandes a pu s'opérer si aisément en 1790, n'est-ce pas dans une certaine mesure, parce que les dirigeants maniaient tous les deux langues, éprouvaient pour elle une même estime et un même respect, parce que personne ne trouvait une condition d'infériorité dans la culture héritée de ses pères?

Puisse cette leçon ne pas être perdue aujourd'hui!

Nous nous plaignons à juste titre des tendances antinationales de certains Flamands, mécontents et aigris.

Nous trouvons, hélas! quelque écho des violences des moines turbulents de 1790 dans les excès oratoires, semeurs de discordes, qui tombent parfois de certaines chaires, transformées en tribunes politiques, au risque de perdre leur beau nom de chaires de vérité.

Nous déplorons l'emprise, chaque jour croissante, de mesures de contrainte linguistique, contraires à toutes nos traditions,

(1) Voyez son *Verhandeling op d'onacht der moederlijke taal in de Nederlanden*. — Maastricht, 1788.

dédaigneuses des droits des minorités... et nous sommes tentés d'envier l'époque de la Révolution brabançonne qui ignorait la réglementation arbitraire et où l'harmonie naissait de la liberté.

Mais est-il bien certain que nous n'ayons rien à nous reprocher à nous-mêmes?

N'avons-nous pas longtemps dédaigné les mérites et méconnu les droits d'une langue, qui pour être peu répandue dans le monde, n'en est pas moins une parcelle précieuse de notre patrimoine moral?

Et qui dira le mal fait à la cause nationale par les accusations injustes — pangermanisme, antipatriotisme, continuation de l'œuvre de von Bissing — dirigées contre ceux qui rêvaient de parfaire leur ascension intellectuelle dans la langue de leurs aïeux?

Edmond Picard l'avait compris, lui qui, apôtre de l'âme belge et du plus pur patriotisme, a si souvent, à une époque où pareille attitude n'était pas sans courage, élevé la voix en faveur de l'égalité linguistique.

Et cet autre grand patriote, Godefroid Kurth l'entrevoit aussi quand, en 1911, il disait au Jeune Barreau : « Le jour où tous les Belges cultivés connaîtront nos deux langues, nous n'aurons plus rien à craindre pour l'unité belge. » Ce jour-là, que de questions, aujourd'hui irritantes, disparaîtraient à jamais de l'horizon de nos soucis!

\* \* \*

Le Barreau, qui fut toujours à la tête des grands courants nationaux, le Barreau, dont « aux heures de crise, pour faire œuvre durable, il faut sonner le ralliement » (1) a peut-être là un grand rôle à jouer.

Il lui appartient de donner à tous ceux qu'égaré le mysticisme linguistique, l'exemple de l'indépendance d'esprit, de la sérénité objective, du respect des droits de chacun, du courage des formules nouvelles.

Il lui appartient de bannir de ces douloureux débats toute passion et toute violence, comme il les bannit tout naturellement du prétoire.

Il lui appartient de dicter au pays une solution du problème des langues, s'inspirant des principes qui sont à la base même de notre profession : la justice et la liberté.

*Me des Cressonnières, président de la Conférence du Jeune Barreau, répondit :*

Et quand alors, mon cher Confrère, au lendemain de la victoire, inquiet de nos luttes présentes, vous nous offrez l'exemple de nos aïeux qui surent bannir de leurs querelles la passion linguistique, je ne puis m'empêcher de songer aux excès qui suivirent cette autre victoire, et d'appréhender que nous n'ayons rien appris.

Sans doute, alors déjà se posait la question des langues.

Verlooy, le père du flémantisme, versait un pleur parce que « nos demoiselles, écrivait-il, ne se montrent jamais avec un livre d'heures flamand ».

(1) L. HENNEBICQ. Discours prononcé à la séance solennelle de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, le 20 novembre 1926.

Mais pourquoi les Flamands d'alors n'élevaient-ils pas la voix ? Pourquoi se contentaient-ils de ces doléances d'ordre purement sentimental ?

C'est que, juges impartiaux de leur sort, ils connaissaient le souci constant, le seul peut-être, de tous nos souverains, d'assurer l'égalité des langues. Ils avaient gardé le souvenir des ordonnances de Marie-Thérèse de septembre 1777 et 1778 qui prescrivait, dès la classe sixième, l'étude de la langue maternelle aussi bien flamande que française, sans priorité de l'une sur l'autre; ils n'avaient pas oublié que Joseph II, refusant de se ranger à l'avis du chancelier Kaunitz, partisan de l'usage du français dans l'enseignement universitaire, avait préféré, par souci de l'égalité, lui substituer le latin; que Joseph II encore, dans son diplôme du 1<sup>er</sup> janvier 1787, prescrivait que les présidents et conseillers des conseils d'appel qu'il instituait « doivent avoir, outre les autres qualités requises, la connaissance des langues qui sont en usage dans les provinces de leur ressort respectif ».

Mais c'est aussi qu'ils étaient conscients de la prédominance du français qui s'affirmait de jour en jour plus grande en dépit des mesures prises pour conserver au flamand une part égale d'influence.

Sur les soixante-sept mémoires couronnés de 1769 à 1795 par la Société littéraire et, ensuite, par l'Académie, onze seulement étaient rédigés en flamand !

C'est en français encore que les Belges de 1789 exprimèrent leur volonté de conserver les privilèges de la Joyeuse Entrée !

Et nos aïeux n'en conçurent pas de haine. Si leur amour de leur langue maternelle était endeuillé de son sommeil plus profond chaque jour, ils avaient compris que les lois humaines sont impuissantes à dompter les appels de l'esprit. Ils savaient que la piété de leurs demoiselles était trop fervente pour en plier l'expression secrète à une autre loi que celle de leur cœur. Ils n'accordaient point à leurs législateurs la miraculeuse puissance de faire mourir une langue qui veut vivre, et de faire reflourir celle dont l'éclat s'affaiblit de jour en jour.

Et ces Flamands, attristés sans doute, mais préoccupés, avant tout, de permettre à leurs frères de goûter les bienfaits du génie et du rayonnement de la langue française, ne songeaient pas, alors, à les leur rendre inaccessibles.

Leur souci, et ceux de leurs successeurs, dont vous êtes, mon cher Confrère, l'un des plus fervents, était, au contraire, de se nourrir de cette culture rayonnante, mais aussi de conserver avec piété le culte de leur langue, de la parler, de l'écrire, d'en répandre la saveur vigoureuse et colorée.

Que chacun révère la musique attendrissante des premiers mots enseignés par sa mère ! Que chacun puisse en apprendre qu'elle ne connaissait pas ! Que chacun puisse atteindre à la science dans la langue de son choix !

Que vous nous exhortiez, nous autres, qui nous sommes voués au service de la justice et de la liberté, à suivre l'exemple de nos aïeux et à nous attacher à une étude, fût-elle stérile pour nous-mêmes, je le comprends et je vous approuve.

Mais je ne doute pas que vous soyez à nos côtés pour bannir toute contrainte.

Votre discours révèle une pensée trop généreuse et trop élevée, une conception trop large des problèmes que vous abordez, une tolérance trop indulgente, un jugement et un esprit critique trop sûrs, pour que vous puissiez pardonner à ceux qui ont osé porter atteinte au rayonnement de la science.

Comme nous, vous déplorez que la faiblesse de nos gouvernants ait cédé aux menaces de quelques illuminés, parés de l'aurole imméritée de martyrs. Comme nous, vous êtes inquiets de leurs exigences d'aujourd'hui car, comme nous, vous entrevoyez l'abîme où sombreraient nos libertés si de nouvelles concessions étaient

obtenues de ceux qui ont donné des gages aux perturbateurs.

Vous souhaitiez tout à l'heure que le Barreau sache dicter au Pays une solution du problème des langues s'inspirant de la justice et de la liberté.

Le Barreau saura entendre votre appel.

Mais auparavant, une œuvre de réparation s'impose : que l'on fasse renaître ce foyer de science dont la flamme luit encore.

La justice et la liberté commandent que chacun puisse élire, lui-même, la langue de son livre d'heures !

\* \* \*

*Mon cher Confrère,*

Mon ardeur, peut-être un peu passionnée, non pas à combattre vos idées, mais à y joindre l'expression des vœux et de l'amertume de ceux qui souffrent réellement aujourd'hui de notre régime linguistique, vous est un témoignage de l'heureux choix de votre sujet, qui fait naître le choc des idées.

Vous avez su, par l'évocation fréquente des événements présents, animer l'érudition de votre étude, et vous lui avez donné, par le souffle de votre idéal, la marque de votre personnalité.

Et ainsi vous avez réalisé, à cette tribune, les promesses du talent qui vous avait valu d'y être appelé.

Soyez-en remercié.

*Enfin M. le Bâtonnier John-R. Jones revint encore sur le même sujet dans son discours de clôture de la séance :*

... Ne doit-on pas dire que les Belges, après avoir vécu leur devise intensément durant la tourmente, sont encore dominés par le même esprit qui en 1790, leur a fait préférer l'assouvissement de leurs rancunes personnelles, à la réalisation d'un intérêt national.

Ce qui entretient ces doutes, ce qui justifie ces appréhensions, c'est ce que nous voyons et entendons autour de nous au sujet de cette question linguistique.

A envisager les choses sans esprit préconçu, la solution paraît d'une grande simplicité.

Des populations de langue française et des populations de langue flamande acceptent, souhaitent être constituées en un seul royaume.

Le territoire, par son étendue, et la population, par son nombre ne nécessitent pas une double administration. Une double administration constitue une charge financière parfaitement inutile, si l'on se fait mutuellement confiance. Et pourquoi ne pas se faire confiance, si l'on convient de vivre ensemble ?

Au début, l'on a pu croire que le français, langue véhiculaire, allait partout remplacer le flamand, qui cesserait d'être employé même dans les parties flamandes du pays. C'était mal connaître l'histoire des Flamands et méconnaître leur caractère. Ils sont, et l'on doit les en louer, fiers de leur passé, attachés à leur esprit et à leur langue. Ils aiment leur littérature propre et leur art. Tout cela forme un ensemble qu'ils ne veulent pas laisser mourir et qu'on ne peut raisonnablement les contraindre à abandonner.

L'administration civile, militaire et judiciaire pour être à même de rendre aux deux parties de la population les services que le public est en droit d'en attendre, doit connaître les deux langues. Le seul moyen d'amener les populations à connaître les deux langues, consiste à les leur enseigner dès leur jeunesse.

Pourquoi s'est-on, pendant des années et en dépit des conseils les plus sages, refusé à donner cette satisfaction aux Flamands ?

Leurs demandes sont devenues des revendications parce qu'on leur refusait ce qu'ils étaient légitimement en droit d'attendre.

Et il a été permis à des gens qui, par intérêt politique, n'étaient pas toujours bien intentionnés, de dire que les populations flamandes étaient opprimées, alors, qu'en réalité, aucune oppression n'existait. L'intérêt évident, que les éléments raisonnables n'ont jamais contesté, était pour les populations d'apprendre le français, de s'y perfectionner le plus possible. Et alors connaissant le français, où auraient-elles pu trouver prétexte à oppression?

Les Flamands demandaient à avoir leur université. Il leur avait été offert d'en établir une à Anvers. Ils n'en ont pas voulu et ont insisté pour qu'elle fut établie à Gand, parce qu'ils ont vu dans cet établissement à Gand, le redressement d'un tort qui leur avait été causé.

D'un autre côté, pour s'exonérer de l'obligation d'apprendre le flamand, les Wallons ont excipé d'une inaptitude naturelle et de l'inutilité pour eux de l'enseignement du flamand.

Comme il est aisé de s'en rendre compte, toutes ces difficultés sont nées d'un sentiment de particularisme égoïste qui met la satisfaction de convenances personnelles au-dessus de l'intérêt général et national.

La loi scolaire qui a pour base la liberté du père de famille de choisir la langue véhiculaire de l'enseignement est une autre forme d'expression du même esprit.

Pourquoi ne pas accepter librement que l'enseignement des deux langues soit partout obligatoire en Belgique? L'enseignement est obligatoire parce que l'intérêt de l'enfant le commande. L'enseignement des deux langues peut être rendu obligatoire si l'intérêt national, qui est aussi l'intérêt de l'enfant, le commande.

L'honorable Président de la Conférence en parlant d'une œuvre préalable de réparation qui s'impose, est-il bien sûr que sa méthode puisse conduire à l'apaisement de cette question linguistique, qui est devenue une des graves préoccupations de l'heure présente?

## ÉTATS-UNIS

Alfred Smith

*D'après un article intitulé : Pourquoi les démocrates [américains] sont-ils favorables à Smith [comme candidat à la Présidence]? par : 1<sup>o</sup> M. Ailee Pomerene; 2<sup>o</sup> M<sup>me</sup> Franklin D. Roosevelt; North American Review, novembre 1927.*

### I

A mesure qu'approche la date de la Convention nationale démocrate (qui doit désigner le candidat du parti), un devoir solennel incombe aux membres du parti de Jefferson, de Jackson, de Cleveland, de Wilson.

Une chose est certaine en ce qui concerne le futur candidat. Il doit être un démocrate. Son programme doit être démocrate. Il ne faut désigner personne qui soit l'homme d'une seule idée. Il nous faut l'envisager en son entier. Jamais l'Amérique n'a eu plus besoin qu'à l'heure actuelle d'un homme « multilatéral ».

Les amis d'Alfred E. Smith, de New-York, sont légion. Ils sont pleins d'enthousiasme. Cependant beaucoup le combattent âprement.

Quelle espèce d'homme est-il? Il a été dix-neuf fois le candidat de son parti à des postes divers, il n'a connu la défaite qu'une seule fois, en 1920. Il a été élu quatre fois gouverneur. Chaque fois la confiance de ses électeurs n'a fait que croître.

Il possède une dose de sens commun... peu commune.

Sa carrière officielle n'a guère ressemblé à un lit de roses. Chaque fois qu'il a été gouverneur, la majorité de l'assemblée législative a

été républicaine. A plusieurs reprises, cette majorité lui a cherché noise. Il n'en a pas moins poursuivi allègrement son chemin.

C'est la population de New-York qui le connaît le mieux. Et c'est elle qui l'aime le plus.

Comme services rendus à son Etat, Smith est à la première place des quarante-huit gouverneurs des États-Unis, dont beaucoup sont des hommes capables. Il a un véritable génie d'homme d'Etat. Il est l'égal des plus grands démocrates qui aient été les élus de New-York depuis la guerre de Sécession : Samuel J. Tilden, Grover-Cleveland, David B. Hill. C'est un prophète qui a su se faire honorer dans son pays.

Nul n'a fait plus que Smith pour que les nominations publiques se fassent d'après le mérite personnel. Combien il s'est dépensé pour faire voter les lois protégeant la vie et la santé des femmes et des enfants! Il a réussi à en faire adopter une assurant une pension aux mères veuves. Il a assuré l'intervention de l'Etat dans les travaux ayant pour objet l'amélioration de la situation sanitaire des communes rurales. Il a créé des *labor boards* pour régler les différends entre patrons et ouvriers. Il a notablement agrandi le réseau des chaussées dans l'Etat de New-York, s'est spécialement attaché à y donner de l'extension à l'instruction publique et, grâce à l'« efficacité » de son administration, a réduit de 25 % l'impôt sur le revenu et d'autant la contribution directe foncière. Une bonne partie de ces réformes a été réalisée nonobstant l'opposition de la majorité républicaine dans l'Assemblée législative de l'Etat.

\* \* \*

On sait que Smith est en faveur d'une modification de la loi Volstead (législation prohibitionniste).

En 1926, une forte majorité des électeurs de l'Etat de New-York s'est prononcée en faveur de semblable modification. Mais nonobstant ses opinions personnelles en la matière, il reconnaît qu'il est de son devoir de faire respecter la loi existante, et le message qu'il adressait le 15 janvier dernier à l'Assemblée législative l'atteste éloquentement et sans ambages. Or, il est préférable d'avoir, un gouverneur ou un Président « humide » qui applique la loi qu'un Président ou un gouverneur « sec » ne pouvant pas ou ne voulant pas la faire appliquer. Le général Grant l'a dit : Si une loi est bonne, il faut la faire respecter. Si elle est mauvaise, la meilleure façon de la faire rapporter est de l'appliquer encore.

Quel est le gouverneur démocrate de nos jours qui ait fait plus pour son Etat ou soit supérieur à Smith du point de vue de la moralité politique? Nul de ceux qui ont suivi sa carrière ne saurait douter qu'élus à la magistrature suprême il ne fit tout en son pouvoir pour faire respecter la Constitution et les lois américaines toutes les clauses y comprises.

\* \* \*

Quelle est la principale objection qu'on oppose à la candidature Smith? Il est, dit-on, catholique. Il l'admet. Et après?

Sa religion l'a-t-elle rendu moins capable comme gouverneur? Allons-nous ne plus vouloir de notre principe de gouvernement qui, plus que tous les autres, a fait des États-Unis le pays le plus grand, le plus uni du globe? de la liberté de conscience? Avons-nous donc oublié notre américanisme et notre démocratie? Ne nous souvenons nous plus de ces mots inscrits dans notre constitution par nos pères : « Comme condition d'occupation aux États-Unis d'un poste public quelconque il ne pourra jamais être imposé aucun test d'ordre religieux. »

Nos pères eurent-ils tort? Eurent-ils raison d'inclure dans la Constitution un semblable article? S'ils eurent raison, il nous faut suivre leur exemple de toutes les façons; s'ils eurent tort il faut abroger cet article. C'est le devoir de tout citoyen d'observer la Constitution; les fonctionnaires sont en outre tenus de jurer de l'observer.

S'imaginent-ils les pleurs et les grincements de dents qui se feraient entendre, si un catholique ou un juif demandait que nul ne fût éligible aux plus hautes fonctions de l'Etat à moins de professer le judaïsme ou le catholicisme?

Dire qu'on ne saurait se confier à un homme ou à une femme à cause de leurs opinions religieuses, c'est contredire notre expérience. Dans sa lettre à Charles C. Marshall, le gouverneur Smith a cité

l'exemple des *Chief Justices* Taney et White qui furent présidents de la Cour Suprême des Etats-Unis durant un quart de siècle et dont le loyalisme envers leur patrie bien-aimée ne saurait être mis en doute par personne.

Les critiques disent parfois que s'il est élu président, Smith nommera des coréligionnaires à tous les postes. Et cependant lorsque, en vertu d'une loi récente, il eut nommé le premier Cabinet de l'Etat de New-York, son choix s'est porté sur treize protestants, deux catholiques et un juif.

Oui, ceux qui veulent faire dépendre l'occupation d'un poste d'un *test* religieux rejettent la pierre angulaire du temple de la république.

Si on disait à M. Atlee Pomerene : « Nous allons supprimer toutes les garanties que la Constitution contient, une seule exceptée : faites votre choix » M. Pomerene répondrait : « Laissez au peuple américain la liberté religieuse qui a fait notre pays grand et prospère ».

« Je souhaite — je prie — que le démocrate le plus qualifié des Etats-Unis soit élu Président. Peu m'importe qu'il soit juif ou gentil, catholique ou protestant ». (1)

## II

« Je suis pour le gouverneur Smith », écrit à son tour M<sup>me</sup> Franklin D. Roosevelt, « à cause de sa connaissance étonnante du gouvernement, sa puissance de pensée claire et droite, son intolérance à l'égard de ce qui est tricherie et chicane, son courage et son honnêteté irréductibles, mais surtout et par dessus tout parce qu'il a un cœur humain ».

L'histoire nous montre qu'une nation qui s'intéresse surtout aux choses matérielles périclité invariablement. Si les Etats-Unis n'enrayent pas la marée de matérialisme grossier qui monte, ils seront aux prises avec une situation réellement dangereuse et critique. Ce qu'il faut à l'Amérique, c'est un Président sachant unir les idéaux de Wilson avec l'esprit pratique de Coolidge et qui en même temps n'épargnerait pas son ami le plus proche si ce dernier n'était pas à la hauteur de ce qu'on peut exiger d'un serviteur de la chose publique. Smith pourrait être un tel Président.

3 Son courage? Il en a donné des preuves dans maintes batailles politiques.

Il est du peuple, le comprend, le respecte, mais se rend compte que le peuple doit être mené.

C'est un chef qui sait admirablement convaincre. Il est doué d'une rare puissance d'analyse.

Dans la grande majorité des cas, les conclusions auxquelles il

s'arrête représentent véritablement les réponses que comportent les problèmes de l'heure présente.

Sur la question religieuse, le gouverneur a répondu lui-même et le pays semble l'avoir approuvé.

« Oui, entend-on dire parfois, comme gouverneur, il est admirable; mais sera-t-il à même de saisir les questions nationales et internationales? » A ceci on peut répondre: comme administrateur, Smith a été irréprochable; dans les limites d'un Etat il a fait preuve d'une mentalité constructive. Pourquoi n'en serait-il pas de même lorsqu'il s'agira de la nation tout entière? La grande majorité des citoyens de l'Etat de New-York n'a-t-elle pas à plusieurs reprises manifesté la confiance que lui inspirent le jugement de Smith, son caractère, son aptitude à résoudre les questions les plus variées? On peut dire dès lors qu'aucun homme n'aura été à meilleure école en vue de responsabilités nouvelles et de plus vaste envergure.

Pour ce qui est de la situation internationale, il faut reconnaître qu'un homme à vues nettes est quelque chose de très précieux dans toute situation, fut-elle extérieure ou intérieure. Appliqués aux affaires étrangères les principes du parti démocrate signifient une diplomatie franche et « ouverte ». A cela, feu Woodrow Wilson a ajouté un esprit « amical », esprit qui existe certainement toujours dans le cœur de tout leader du parti démocrate. Dans sa réponse M. Marshall Smith a dit: « Je crois à la paix sur terre, aux hommes de bonne volonté, à ce qu'aucun pays n'a le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures d'un autre Etat ». Smith a su montrer qu'il connaissait la valeur des experts; il a fait preuve de jugement en choisissant ses conseillers; il convient d'espérer avec confiance qu'il ferait preuve des mêmes aptitudes dans le domaine des affaires internationales.

Et voilà pourquoi M<sup>me</sup> Roosevelt regarde le gouverneur Smith comme le candidat démocrate « logique » à l'élection présidentielle.

---

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

---

# SWAN

**Le Porte-Plume**

**de l'Élite**

LES MEILLEURES ENCRE  
CIRE A CACHER  
COLLES DE  
BUREAU

*Encre Antoine*

SONT EN  
VENTE DANS  
TOUTES LES BONNES  
MAISONS DE PAPETERIE

Huile de lin claire pour peinture — Céruse  
**HUILE D'ARACHIDE - HUILE D'OLIVE**  
 Savon blanc de Marseille

**Debbaudt - Delacroix**  
 Quai du Reep, 5, COURTRAI (Belgique)

Spécialité :

**HUILE DE COLZA DOUBLE ÉPURÉE**  
 pour veilleuses du Sanctuaire brûlant avec les mèches  
 « GUILLON » n° 0 ou n° 1.

N. B. — L'huile qui ne donnerait pas satisfaction est reprise et remplacée par de l'autre.

**FABRIQUE DE MATELAS**

TISSUS EN TOUS GENRES

**A. HELDENBERGH & C<sup>ie</sup>**

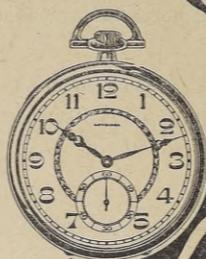
BUREAUX : Esplanade, 46

Fabrique : **Boulev. Vanden Peerenboom, 27**

Téléphone 115 **COURTRAI** Téléphone 115

LAINES, PLUMES, KAPOK, ORIN  
 et toutes matières pour literies

RENSEIGNEMENTS ET PRIX SUR DEMANDE



Chez  
 les Bons  
 Horlogers

**Longines**  
 9 Grands Prix

Fabrique de **CHAPEAUX DE DAMES**  
 HAUTE NOUVEAUTÉ

**JEAN MULDER**  
 Rue de la Lys, 25, Courtrai

SPÉCIALITÉ DE  
**CHAPEAUX POUR PENSIONNAIRES**  
 TRANSFORMATIONS  
 LAVAGE — TEINTURE DE CHAPEAUX

**Graineterie Hollandaise**

Téléphone  
 614

**Bruel, 93, MALINES**

Compte Ch.  
 post. 159961

POSSÈDE DE GRANDES CULTURES EN HOLLANDE  
 pour semences de légumes et de fleurs

Fournisseur des variétés sélectionnées

DEMANDEZ PRIX-COURANT (gratuit) richement illustré  
 qui vient de paraître

POUR VOS INSTALLATIONS TECHNIQUES  
 à étudier ou qui laissent à désirer prenez un

**Ingénieur-Conseil**

Installations de : chauffage, électricité, sanitaires,  
 eau chaude et froide, épuration, cuisines, boulangeries,  
 buanderies, etc. Etudes de tous bâtiments.

Adressez-vous à **M. HUBEAU**

**111, RUE MALIBRAN, BRUXELLES**

spécialisé depuis 25 ans dans ces installations.

*Travailleurs du bois*  
*Travailleurs du fer*

Vous avez intérêt à posséder des  
**Machines à haut rendement munies**  
**des derniers perfectionnements**  
 absorbant moins de force motrice et économisant le gaz de  
 revient de votre travail. Demandez catalogue et  
 prix avantageux à la  
 Soc. An. de Construction de Machines-Outils  
 COMHAIRE. Pl. Ed. Anseele, 6, Gand

**BEAUPAIN FRÈRES**

Entreprises Générales

Béton armé. — Maçonnerie. — Menuiserie  
 Fenêtre guillotine réversible brevetée  
 — Parquet sans joint "LINOBOIS" —

7, rue de Limbourg, Verviers

TÉLÉPHONES : 1356-1072